**Ce qui est important 18 > PlusJApprends**

Philippe Forest, La beauté du contresens, 2005 Éditions Cécile Défaut

LA BEAUTÉ DU CONTRESENS

J’ai toujours pensé que si je devais un jour réunir en un volume — particulièrement hasardeux en raison de mon ignorance — les différentes études que j’ai consacrées à la littérature japonaise, je donnerais à ce livre un titre inspiré de Marcel Proust : *La Beauté du contresens*. Et j’y ferais figurer en épigraphe cette très célèbre citation tirée de son *Contre Sainte-Beuve* dans laquelle le futur auteur d’*À la recherche du temps perdu* déclare: « Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère. Sous chaque mot chacun de nous met son sens ou du moins son image qui est souvent un contresens. Mais dans les beaux livres, tous les contresens qu’on fait sont beaux. »

Lisant quelques-uns des beaux livres dont la littérature japonaise est faite, j’ai eu le sentiment qu’ils étaient écrits dans la plus étrangère des langues mais que leur étrangeté même, en un tour paradoxal, devenait la condition d’une troublante proximité car sous chacun des mots que j’ignorais, la liberté m’était miraculeusement rendue de glisser la signification fautive, l’image erronée d’où naissait la chance d’une beauté nouvelle. [...]

Le langage trahit-il la pensée ?

Le langage n'est-il qu'un outil ?

La forme confessionnelle du roman autobiographique est en effet toujours initialement solidaire d’une revendication réaliste. Cela, la genèse du *watahi shôsetsu*, inauguralement placé sous le signe fautif du naturalisme, l’établit clairement. En faisant de sa vie le sujet exclusif de son œuvre, l’écrivain exprime son désir intransigeant du vrai. Mais tout de suite on touche à un paradoxe dont tout va se déduire. Car quiconque raconte sa vie la transforme fatalement en roman. En conséquence, la frontière entre le vrai et l’inventé, entre la réalité et la fiction s’abolit aussitôt. Un romancier ouvre nécessairement les yeux sur ce phénomène étrange propre à la création littéraire : la vérité a toujours forme de fiction et c’est seulement à condition de se redoubler elle-même que la fiction (fiction de la fiction) peut espérer nous reconduire vers le lieu même du vrai. Il me semble que les objections adressées au *watakushi shôsetsu* par les écrivains japonais et les critiques dirigées en France contre l’écriture autobiographique procèdent précisément de cette prise de conscience: le vrai ne peut s’atteindre que par le détour de la fiction et c’est pourquoi il importe de ne pas renoncer aux ressources propres du romanesque (notamment le recours à l’imagination) afin de parvenir à une vision moins plate, moins étroite, plus juste du réel que celle proposée par le protocole prétendument sincère et transparent de la narration confessionnelle. [...]

Cet encouragement aussi : ne jamais désespérer de ses rêves, les suivre en toute confiance jusqu’au point inouï où ils vous reconduisent vers le récit vrai de votre vie. [...]

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

Peut-on percevoir sans juger ?

Peut-on distinguer le rêve de la réalité ?

SUR LES ROMANS DE KENZABURÔ ÔÉ

UN ROMANCIER IRRECEVABLE

[...]

« Pour dire les choses très franchement, sur cette terre tout le monde, sans exception, tente d’effacer complètement de sa mémoire Hiroshima et l’absolue tragédie qui s’est produite en ce lieu. » [..]

Kenzaburô ôé écrit :

J’ai rencontré des gens qui, sans jamais se déclarer vaincus, ont continué de vivre là où germe le pire désespoir, l’incurable folie. J’ai entendu parler de cette jeune fille si douce, née après la guerre, et qui a mêlé sa propre destinée à celle d’un garçon condamné à une course cruelle et irrémédiable. Enfin, dans des lieux qui n’étaient pas particulièrement porteurs d’espérance, j’ai écouté la voix de gens qui sont restés sains d’esprit, et qui continuent envers et contre tout de nourrir les mêmes aspirations. À Hiroshima, je crois avoir trouvé des clés pour réfléchir de façon concrète à ce qu’est l’authenticité de l’homme. Et c’est également là que j’ai pu voir l’imposture la plus intolérable commise par l’être humain. Mais tout ce que j’en ai vaguement discerné n’est que la part infime, affleurant en surface, d’une chose absolument monstrueuse et terrifiante, encore tapie dans les ténèbres.

La littérature, après tout, pose-t-elle une autre question que celle-ci, formulée par Ôé dans son livre : « Qui sommes-nous, nous qui continuons à vivre ? »

Parler d´actes inhumains a-t´il un sens ?

PREMIÈRES NOTES SUR LES ROMANS DE KENZABURÔ ÔÉ

[...]

De langue à langue, la distance creusée n’est plus seulement obstacle. Elle dégage un espace blanc où il devient aisé de respirer différemment. Contraint au contresens, je ne suis pas voué à m’égarer mais libre de tracer à ma fantaisie d’autres chemins. Le jeu du sens ne cesse pas mais il se fait plus délié. Acceptée, l’erreur est l’un des moyens que se donne à elle-même la vérité. L’ignorance de la lecture est aujourd’hui mon luxe et ma chance. [...]

Le langage trahit-il la pensée ?

Le langage n'est-il qu'un outil ?

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

POURQUOI NAKAGAMI ?

CONVERSATIONS À KYOTO AVEC OURA YASUSUKE

[...]

LE JE DANS LE ROMAN JAPONAIS

Yasusuke Oura: Il me semble que tu suggères là, *a contrario*, ce qui manque à la littérature japonaise, à savoir l’individualité. Si certains écrivains japonais ont recours à cette sorte de cadre familial ou communautaire, c’est peut-être précisément parce qu’il leur manque une individualité solide qui doive fonder des rapports humains, dialectiques et conflictuels, du type occidental. Ce manque, ou cette fragilité du moi, est encore plus évident chez les tenants du *watakushi shôsetsu*, ce qui est en un sens paradoxal car c’est littéralement le « roman du moi » (j’y reviendrai). Les Japonais ont toujours le sentiment quelque part, je crois, qu’on n’est presque rien individuellement, ce qui n’est pas sans rapport avec leur goût pour l’éphémère.

Philippe Forest: Et c’est très précisément ce qui confère aux personnages dans le roman japonais leur caractère de profonde étrangeté aux yeux d’un lecteur occidental.

Yasusuke Oura: Nakagami n’est pas un auteur typique de ce point de vue ; son affinité avec Faulkner le dit assez, je crois. Néanmoins, on peut observer dans ses romans, tu l’as indiqué toi-même, une sorte d’anéantissement du moi des personnages, et ceci, le plus souvent, dans une fusion avec le monde de la nature. Il y a de nombreux passages dans *la Mer aux arbres morts* où il est dit qu’Akiyuki, en plein milieu de son travail de terrassier, se laisse « teindre » par le soleil, les cris des cigales, les odeurs des fleurs, etc. Ce sont des passages que Jacques Lalloz et moi, nous avons eu beaucoup de mal à traduire en français, et cette résistance à la traduction me semble d’ailleurs significative. Car il ne s’agit pas d’une simple fusion avec la nature, somme toute banale dans certains textes romantiques, mais d’une expérience assez unique où c’est tout le moi pensant du personnage qui se vide, se laisse envahir par le paysage du monde environnant pour devenir lui-même une herbe ou un arbre, et où, parallèlement, ce sont les morceaux de terre qu’il défriche, la pioche qu’il a dans la main, ou encore les montagnes ou la rivière qui l’entourent, qui commencent à respirer, battre à l’oreille comme s’ils avaient un cœur. Et l’on n’a sans doute pas tort d’y voir une sorte d’animisme.

Philippe Forest: Je dirais : l’expression d’une « expérience » au sens que Georges Bataille donnait à ce mot, une « expérience » livrant le sujet à l’« impossible » et impliquant de ce fait le sentiment d’une dissolution du sens de sa propre individualité au sein de la continuité même de l’univers. [...]

Yasusuke Oura: On reproche souvent au roman japonais d’être trop sensualiste, de n’avancer que des goûts, des sensations, des sentiments (ou sensibleries), des états d’âme, d’être dépourvu d’une véritable armature rationnelle. Je pense qu’on n’a pas tort, et que cette pléthore sensuelle ou sentimentale n’est pas sans rapport avec la fragilité du moi. Le moi japonais n’est pas ce moi qui est à la fois individuel et social (individuel puisque social), qui s’affirme, qui s’assume et et qui lutte, qui entre dans un rapport à la fois contractuel et conflictuel avec les autres; bref, il n’est pas le moi occidental. Or, ironie du sort, le *watakushi shôsetsu*, ce *ich-Roman* japonais, est en fait le lieu par excellence où se révèle cette fragilité du moi. De plus, il représente le Courant le plus influent du roman japonais moderne depuis l’ère Meiji. [...]

Philippe Forest: Mon sentiment, mon hypothèse — car je manque des éléments de savoir objectif qui me permettraient de parler de théorie ou même d’interprétation — est que cet échec dont tu parles fut aussi la chance du roman japonais. Je formulerais les choses ainsi : les écrivains japonais ne sont pas parvenus à se doter de ce quelque chose dont les écrivains occidentaux, de leur côté, n’ont pas réussi à se délivrer. Ce « quelque chose », on peut l’appeler peut-être le Je, le sujet tel que, de Descartes à Nietzsche, il domine notre tradition philosophique et programme les conditions mêmes de la pensée. Or ce qu’en Europe, depuis le romantisme, on nomme « littérature » — dans l’acception la plus radicale du terme — suppose une autre forme de mise à l’épreuve du Je à l’intérieur du langage. [...]

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

SARTRE ET LE SATORI

UNE LECTURE DU *SUR NIETZSCHE* DE GEORGES BATAILLE

[...]

Dans sa « Réponse à Jean-Paul Sartre », citant très longuement « Un nouveau mystique » — comme si, étrangement, il reconnaissait comme également siennes les objections qui lui ont été adressées, Bataille prend appui — il l’écrit lui-même — sur l’opposition de Sartre afin de « mettre l’essentiel en relief », revendiquant l’impuissance désarmée de sa propre pensée, le vertige où elle se perd, le non-sens auquel elle consent pour déclarer: « Ce que dans *L’Expérience intérieure* j’essayai de décrire est ce mouvement qui, perdant toute possibilité d’arrêt tombe facilement sous le coup d’une critique qui croit l’arrêter du dehors puisque la critique, elle, n’est pas prise dans le mouvement. Ma chute vertigineuse et la différence qu’elle introduit dans l’esprit peuvent n’être pas saisies par qui n’en fait pas l’épreuve en lui-même : dès lors on peut, comme Sartre l’a fait, successivement me reprocher d’aboutir à Dieu, d’aboutir au vide! ces reproches contradictoires appuient mon affirmation : je n’aboutis jamais. »

Et c’est bien cette volonté de systématique non-aboutissement où se marque l’écart entre Sartre et Bataille, le premier reprochant à l’« expérience intérieure » du second d’être au fond une « expérience inutilisable » (autant que « le plaisir de boire un verre d’alcool ou de se chauffer sur une plage au soleil »), le second opposant au premier que ce sont de telles expériences inutilisables qui, justement parce qu’elles sont vides, se trouvent susceptibles de se prolonger en soi dans la perspective vraie de l’angoisse. [...]

Pourtant, Bataille ne revient pas tout à fait sur sa pensée première qui associe « extase » et « déchirement » et les unit au sein d’un même désespoir. Il précise: « Mais je n’imagine pas du satori qu’on l’ait jamais atteint avant que la souffrance n’ait brisé. » Surtout, il oppose au zen son refus constant de l’ascèse et son mépris pour toutes les pratiques qui limitent l’expérience humaine. « Je hais les moines, écrit Bataille. Renoncer au monde, à la chance, à la vérité des corps, devrait à mon sens donner de la honte. Il n’est pas de péché plus lourd. » Et encore : « Dans un milieu où l’on pense gaiement (librement), le zen est l’objet d’une confiance un peu hâtive. Les plus séduisants des moines zen étaient chastes. » [...]

Dans un univers trop sobre et trop chaste où chacun s’en va « renoncer au monde, à la chance, à la vérité des corps », la philosophie — à condition qu’elle soit assez ivre et titubante, absurde et dansante reste la partenaire, la cavalière de toute pensée extatiquement attachée à la passion de l’impossible.

Car il y a l’impossible — quel que soit le nom qu’on lui donne, identique pour tous les hommes car lié à cette part de désir et de deuil qui fait la condition humaine — et à quoi vient répondre — dans les langages variables où elle s’exprime, ceux de la littérature et de la philosophie, de la poésie, de l’art ou de la religion — la parole nécessairement déchirée du sujet. Si Bataille — qui le connaît mal et le critique un peu — se retrouve dans le zen, si le zen à son tour est susceptible de se retrouver chez Sartre — qui l’ignore tout à fait et semble bien éloigné de lui —, si Sartre et Bataille enfin — que tout devrait opposer — s’engagent malgré tout dans une même danse ivre, absurde et tournoyante, c’est qu’existe ce même point d’impossible — vide, déchiré, béant — à partir duquel parle toute parole donnant accès à cet espace où communiquent singulièrement les expériences les plus lointaines.

Il s’agit cependant de ne pas tout confondre. À mon sens, les réserves de Bataille tiennent et concernent sa conviction qu’il n’est d’expérience souveraine que dans le déchirement, le désespoir, le refus du salut, l’aversion profonde pour toutes les formes faibles de la sagesse et de la spiritualité, la stricte considération d’un néant qui implique paradoxalement la passion, l’amour : « Qui d’entre nous ne rêve de forcer les portes du royaume mystique, qui ne s’imagine “mourant de ne pas mourir”, se consumant, se ruinant d’aimer? S’il est possible à d’autres, à des Orientaux dont l’imagination n’est pas brûlante aux noms de Thérèse, d’Héloïse, d’Yseut, de s’abandonner sans autre désir à l’infinité vide, nous ne pouvons concevoir l’extrême défaillance autrement que dans l’amour. À ce prix seulement, me semble-t-il, j’accède à l’extrême du possible et sinon, quelque chose encore manque à la trajectoire dans laquelle je ne puis que tout brûler — jusqu’à l’épuisement de la force humaine.»

J’imagine qu’à l’égard de toute forme de sagesse, les réserves de Sartre étaient comparables. J’en veux pour preuve le récit que rapporte Asabuki Tomiko du pèlerinage que Sartre voulut faire sur la tombe du grand Tanizaki dont il admirait l’œuvre et dont il publia *Le Journal d’un vieux fou* et comment le philosophe, lorsqu’on lui traduisit le sens du caractère chinois signifiant « sérénité du nirvana » que le romancier japonais avait désiré sur sa stèle, eut ce seul commentaire : « un peu prétentieux. »

Que le dernier mot des choses appartienne au néant et qu’il soit synonyme de paix et de bonheur avait sans doute de quoi faire sourire l’impertinent et démystificateur auteur des *Mots*. Et pourtant, rapportant ce récit où toute gravité se résout en rire, qu’ai-je fait sinon, pour finir, faire de Sartre le héros malicieux d’une anecdote zen ? [...]

X

LE CHEMIN DU REVENIR

QUATRE NOTES POSÉES EN MARGE DU *TOSA NIKKI*

[...]

Ki no Tsurayuki dans le Journal de Tosa [...] déclare : « Entre la Chine et le Japon, les langues diffèrent, mais l’ombre de la lune est la même et le cœur des hommes n’est qu’un. » [...]

X

Dans son cours de 1982, Michel Foucault souligne à quel point le modèle odysséen gouverne toute représentation du sujet dans la culture occidentale: « la conversion à soi » y prend toujours la forme d’un « retour » — « déplacement du sujet vers lui-même et retour de soi sur soi » — et il interroge : « Quel est ce cercle, cette boucle, ce repli que l’on doit opérer à l’égard de quelque chose, quelque chose qui pourtant ne vous est pas donné, car il vous est au mieux promis au terme même de votre vie? » [...]

X

Philippe Forest, La beauté du contresens, 2005 Éditions Cécile Défaut

Diderot, Le neveu de Rameau, Gallimard.

Qu’il fasse beau, qu’il fasse laid; c’est mon habitude d’aller sur les 5 heures du soir me promener au Palais-Royal. C’est moi qu’on voit, toujours seul, rêvant sur le banc d’Argenson. Je m’entretiens avec moi-même de politique, d’amour, de goût ou de philosophie. J’abandonne mon esprit à tout son libertinage. Je le laisse maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente, comme on voit dans l’allée de Foy nos jeunes dissolus marcher sur les pas d’une courtisane à l’air éventé, au visage riant, à l’œil vif, au nez retroussé, quitter celle-ci pour une autre, les attaquant toutes et ne s’attachant à aucune. Mes pensées, ce sont mes catins. [...]

X

LUI : Vous avez raison. Le point important est que vous et moi nous soyons, et que nous soyons vous et moi. Que tout aille d’ailleurs comme il pourra. Le meilleur ordre des choses, à mon avis, est celui où j’en devais être; et foin du plus parfait des mondes, si je n’en suis pas. J’aime mieux être, et même être impertinent raisonneur que de n’être pas.

MOI : II n’y a personne qui ne pense comme vous, et qui ne fasse le procès à l’ordre qui est; sans s’apercevoir qu’il renonce à sa propre existence.

LUI : Il est vrai.

MOI : Acceptons donc les choses comme elles sont. Voyons ce qu’elles nous coûtent et ce qu’elles nous rendent; et laissons là le tout que nous ne connaissons pas assez pour le louer ou le blâmer ; et qui n’est peut-être ni bien ni mal ; s’il est nécessaire, comme beaucoup d’honnêtes gens l’imaginent.

LUI : Je n’entends pas grand-chose à tout ce que vous me débitez là. C’est apparemment de la philosophie ; je vous préviens que je ne m’en mêle pas. Tout ce que je sais, c’est que je voudrais bien être un autre, au hasard d’être un homme de génie, un grand homme. Oui, il faut que j’en convienne, il y a là quelque chose qui me le dit. Je n’en ai jamais entendu louer un seul que son éloge ne m’ait fait secrètement enrager. Je suis envieux. Lorsque j’apprends de leur vie privée quelque trait qui les dégrade, je l’écoute avec plaisir. Cela nous rapproche. J’en supporte plus aisément ma médiocrité. Je me dis. Certes tu n’aurais jamais fait *Mahomet*; mais ni l’éloge du Maupeou. J’ai donc été; je suis donc fâché d’être médiocre. Oui, oui, je suis médiocre et fâché. Je n’ai jamais entendu jouer l’ouverture des *Indes galantes*; [...]

X

MOI : Et pourquoi employer toutes ces petites viles ruses-là ?

LUI : Viles? et pourquoi, s’il vous plaît. Elles sont d’usage dans mon état. Je ne m’avilis point en faisant comme tout le monde. Ce n’est pas moi qui les ai inventées ; et je serais bizarre et maladroit de ne pas m’y conformer. Vraiment, je sais bien que si vous allez appliquer à cela certains principes généraux de je ne sais quelle morale qu’ils ont tous à la bouche, et qu’aucun d’eux ne pratique, il se trouvera que ce qui est blanc est noir, et que ce qui est noir sera blanc. [...]

Ce n’est rien en soi ; mais cela vaut par l’opinion. On a dit que *bonne renommée valait mieux que ceinture dorée*. Cependant qui a bonne renommée n’a pas ceinture dorée ; et je vois qu’aujourd’hui qui a ceinture dorée ne manque guères de renommée. Il faut, autant qu’il est possible, avoir le renom et la ceinture. Et c’est mon objet lorsque je me fais valoir par ce que vous qualifiez d’adresses viles, d’indignes petites ruses. Je donne ma leçon, et je la donne bien; voilà la règle générale. Je fais croire que j’en ai plus à donner que la journée n’a d’heures. Voilà l’idiotisme.

MOI : Et la leçon, vous la donnez bien.

LUI : Oui, pas mal, passablement. La basse fondamentale du cher oncle a bien simplifié tout cela. Autrefois je volais l’argent de mon écolier ; oui, je le volais; cela est sûr. Aujourd’hui, je le gagne, du moins comme les autres.

MOI : Et le voliez-vous, sans remords?

LUI : Ho, sans remords. On dit que *si un voleur vole l’autre, le diable s’en rit*. Les parents regorgeaient d’une fortune acquise. Dieu sait comment; c’étaient des gens de cour, des financiers, de gros commerçants, des banquiers, des gens d’affaires. Je les aidais à restituer, moi, et une foule d’autres qu’ils employaient comme moi. Dans la nature, toutes les espèces se dévorent; toutes les conditions se dévorent dans la sociétés. Nous faisons justice les uns des autres, sans que la loi s’en mêle. La Deschamps, autrefois; aujourd’hui la Guimard venge le prince du financier; et c’est la marchande de mode, le bijoutier, le tapissier, la lingère, l’escroc, la femme de chambre, le cuisinier, le bourrelier, qui vengent le financier de la Deschamps. Au milieu de tout cela, il n’y a que l’imbécile ou l’oisif qui soit lésé, sans avoir vexé personne; et c’est fort bien fait. D’où vous voyez que ces exceptions à la conscience générale, ou ces idiotismes moraux dont on fait tant de bruit, sous la dénomination de *tours du bâton*, ne sont rien; et qu’à tout, il n’y a que le coup d’oeil qu’il faut avoir juste.

MOI : J’admire le vôtre.

LUI : Et puis la misère. La voix de la conscience, et de l’honneur, est bien faible, lorsque les boyaux crient. Suffit que si je deviens jamais riche, il faudra bien que je restitue, et que je suis bien résolu à restituer de toutes les manières possibles, par la table, par le jeu, par le vin, par les femmes. [...]

nous en donnerons sur dos et ventre à tous ces petits Catons, comme vous, qui nous méprisent par envie ; dont la modestie est le manteau de l’orgueil, et dont la sobriété est la loi du besoin. Et de la musique? c’est alors que nous en ferons. [...]

Voilà où vous en êtes, vous autres. Vous croyez que le même bonheur est fait pour tous. Quelle étrange vision! Le vôtre suppose un certain tour d’esprit romanesque que nous n’avons pas, une âme singulière, un goût particulier. Vous décorez cette bizarrerie du nom de vertu ; vous l’appelez philosophie. Mais la vertu, la philosophie sont-elles faites pour tout le monde ? En a qui peut. En conserve qui peut. Imaginez l’univers sage et philosophe ; convenez qu’il serait diablement triste. Tenez, vive la philosophie ; vive la sagesse de Salomon. Boire de bon vin, se gorger de mets délicats ; se rouler sur de jolies femmes ; se reposer dans des lits bien mollets ; excepté cela, le reste n’est que vanité.

MOI : Quoi ! défendre sa patrie ?

LUI : Vanité. Il n’y a plus de patrie. Je ne vois d’un pôle à l’autre que des tyrans et des esclaves.

MOI : Servir ses amis ?

LUI : Vanité. Est-ce qu’on a des amis? quand on en aurait, faudrait-il en faire des ingrats ? regardez-y bien ; et vous verrez que c’est presque toujours là ce qu’on recueille des services rendus. La reconnaissance est un fardeau; et tout fardeau est fait pour être secoué.

MOI : Avoir un état dans la société et en remplir les devoirs ?

LUI : Vanité. Qu’importe qu’on ait un état, ou non; pourvu qu’on soit riche; puisqu’on ne prend un état que pour le devenir. Remplir ses devoirs, à quoi cela mène-t-il ? à la jalousie, au trouble, à la persécution. Est-ce ainsi qu’on s’avance? faire sa cour, morbleu; faire sa cour; voir les grands; étudier leurs goûts ; se prêter à leurs fantaisies ; servir leurs vices ; approuver leurs injustices. Voilà le secret.

MOI : Veiller à l’éducation de ses enfants ?

LUI : Vanité. C’est l’affaire d’un précepteur.

MOI : Mais si ce précepteur, pénétré de vos principes, néglige ses devoirs; qui est-ce qui en sera châtié ?

LUI : Ma foi, ce ne sera pas moi ; mais peut-être un jour, le mari de ma fille, ou la femme de mon fils.

MOI : Mais si l’un et l’autre se précipitent dans la débauche et les vices ?

LUI : Cela est de leur état.

MOI : S’ils se déshonorent?

LUI : Quoi qu’on fasse, on ne peut se déshonorer, quand on est riche.

MOI : S’ils se ruinent?

LUI : Tant pis pour eux.

MOI : Je vois que, si vous vous dispensez de veiller à la conduite de votre femme, de vos enfants,de vos domestiques, vous pourriez aisément négliger vos affaires. [...]

LUI : Cependant, je vois une infinité d’honnêtes gens qui ne sont pas heureux; et une infinité de gens qui sont heureux sans être honnêtes.

MOI : II vous semble.

LUI : Et n’est-ce pas pour avoir eu du sens commun et de la franchise un moment, que je ne sais où aller souper ce soir?

MOI : Eh non, c’est pour n’en avoir pas toujours eu. C’est pour n’avoir pas senti de bonne heure qu’il fallait d’abord se faire une ressource indépendante de la servitude.

LUI : Indépendante ou non, celle que je me suis faite est au moins la plus aisée.

MOI : Et la moins sûre, et la moins honnête.

LUI : Mais la plus conforme à mon caractère de fainéant, de sot, de vaurien.

MOI : D’accord.

LUI : Et que, puisque je puis faire mon bonheur par des vices qui me sont naturels, que j’ai acquis sans travail, que je conserve sans effort, qui cadrent avec les mœurs de ma nation; qui sont du goût de ceux qui me protègent, et plus analogues à leurs petits besoins particuliers que des vertus qui les gêneraient, en les accusant depuis le matin jusqu’au soir; il serait bien singulier que j’allasse me tourmenter comme une âme damnée, pour me bistourner et me faire autre que je ne suis; pour me donner un caractère étranger au mien ; des qualités très estimables, j’y consens, pour ne pas disputer; mais qui me coûteraient beaucoup à acquérir, à pratiquer, ne me mèneraient à rien, peut-être à pis que rien, par la satire continuelle des riches auprès desquels les gueux comme moi ont à chercher leur vie. On loue la vertu; mais on la hait; mais on la fuit; mais elle gèle de froid; et dans ce monde, il faut avoir les pieds chauds. Et puis cela me donnerait de l’humeur, infailliblement; car pourquoi voyons-nous si fréquemment les dévots si durs, si fâcheux, si insociables? c’est qu’ils se sont imposé une tâche qui ne leur est pas naturelle. Ils souffrent, et quand on souffre, on fait souffrir les autres. Ce n’est pas là mon compte, ni celui de mes protecteurs ; il faut que je sois gai, souple, plaisant, bouffon, drôle. La vertu se fait respecter; et le respect est incommode. La vertu se fait admirer, et l’admiration n’est pas amusante. J’ai à faire à des gens qui s’ennuient et il faut que je les fasse rire. Or c’est le ridicule et la folie qui font rire, il faut donc que je sois ridicule et fou ; et quand la nature ne m’aurait pas fait tel, le plus court serait de le paraître. Heureusement, je n’ai pas besoin d’être hypocrite ; il y en a déjà tant de toutes les couleurs, sans compter ceux qui le sont avec eux-mêmes. Ce chevalier de La Morlière qui retape son chapeau sur son oreille, qui porte la tête au vent, qui vous regarde le passant par-dessus l‘épaule, qui fait battre une longue épée sur sa cuisse ; qui a l’insulte toute prête pour celui qui n’en porte point, et qui semble adresser un défi à tout venant, que fait-il ? tout ce qu’il peut pour se persuader qu’il est un homme de cœur ; mais il est lâche. Offrez-lui une croquignole sur le bout du nez, et il la recevra en douceur. Voulez-vous lui faire baisser le ton, élevez-le. Montrez-lui votre canne, ou appliquez votre pied entre ses fesses ; tout étonné de se trouver un lâche, il vous demandera qui est-ce qui vous l’a appris ? d’où vous le savez ? Lui-même l’ignorait le moment précédant; une longue et habituelle singerie de bravoure lui en avait imposé. Il avait tant fait les mines, qu’il se croyait la chose. Et cette femme qui se mortifie, qui visite les prisons, qui assiste à toutes les assemblées de charité, qui marche les yeux baissés, qui n’oserait regarder un homme en face, sans cesse en garde contre la séduction de ses biens ; tout cela empêche-t-il que son cœur ne brûle, que des soupirs ne lui échappent ; que son tempérament ne s’allume; que les désirs ne l’obsèdent, et que son imagination ne lui retrace la nuit et le jour, les scènes du *Portier*, les postures de *l’Arétin* ? alors que devient-elle ? qu’en pense sa femme de chambre, lorsqu’elle se lève en chemise, et qu’elle vole au secours de sa maîtresse qui se meurt? Justine, allez vous recoucher. Ce n’est pas vous que votre maîtresse appelle dans son délire. Et l’ami Rameau, s’il se mettait un jour à marquer du mépris pour la fortune, les femmes, la bonne chère, l’oisiveté, à catoniser que serait-il ? un hypocrite. II faut que Rameau soit ce qu’il est; un brigand heureux avec des brigands opulents; et non un fanfaron de vertu, ou même un homme vertueux, rongeant sa croûte de pain, seul, ou à côté des gueux. Et pour le trancher net, je ne m’accommode point de votre félicité, ni du bonheur de quelques visionnaires, comme vous.

MOI : Je vois, mon cher, que vous ignorez ce que c’est, et que vous n’êtes pas même fait pour l’apprendre.

LUI : Tant mieux, mordieu; tant mieux. Cela me ferait crever de faim, d’ennui, et de remords peut-être.

MOI : D’après cela, le seul conseil que j’ai à vous donner, c’est de rentrer bien vite dans la maison d’où vous vous êtes imprudemment fait chasser.

LUI : Et de faire ce que vous ne désapprouvez pas au simple, et ce qui me répugne un peu au figuré.

MOI : C’est mon avis.

LUI : Indépendamment de cette métaphore qui me déplaît dans ce moment, et qui ne me déplaira pas dans un autre.

MOI : Quelle singularité!

LUI : Il n’y a rien de singulier à cela. Je veux bien être abject ; mais je veux que ce soit sans contrainte. Je veux bien descendre de ma dignité… vous riez.

MOI : Oui, votre dignité me fait rire.

LUI : Chacun a la sienne; je veux bien oublier la mienne, mais à ma discrétion, et non à l’ordre d’autrui. Faut-il qu’on puisse me dire, Rampe, et que je sois obligé de ramper? C’est l’allure du ver; c’est mon allure; nous la suivons l’un et l’autre, quand on nous laisse aller; mais nous nous redressons, quand on nous marche sur la queue. On m’a marché sur la queue, et je me redresserait. [...]

La détermination du bien n’est-elle qu’une affaire d’opinion ?

Vaut-il mieux subir l'injustice ou la commettre ?

Qu'avons-nous à gagner à faire notre devoir ?

N’est-on résponsable que de ses propres actes ?

Peut-on concevoir une société sans conflit ?

N'avons nous de devoirs qu'envers autrui ?

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Pourquoi voulons-nous être libres ?

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

MOI : Qu’avez-vous lu?

LUI : J’ai lu et je lis et relis sans cesse Théophraste, La Bruyère et Molière.

MOI : Ce sont d’excellents livres.

LUI : Ils sont bien meilleurs qu’on ne pense ; mais qui est-ce qui sait les lire ?

MOI : Tout le monde; selon la mesure de son esprit.

LUI : Presque personne. Pourriez-vous me dire ce qu’on y cherche ?

MOI : L’amusement et l’instruction.

LUI : Mais quelle instruction ; car c’est là le point?

MOI : La connaissance de ses devoirs; l’amour de la vertu ; la haine du vice.

LUI : Moi, j’y recueille tout ce qu’il faut faire, et tout ce qu’il ne faut pas dire. Ainsi quand je lis *L’Avare*; je me dis. Sois avare, si tu veux; mais garde-toi de parler comme l’avare. Quand je lis *Le Tartuffe* ; je me dis : Sois hypocrite, si tu veux ; mais ne parle pas comme l’hypocrite. Garde des vices qui te sont utiles ; mais n’en aie ni le ton ni les apparences qui te rendraient ridicule. Pour se garantir de ce ton, de ces apparences, il faut les connaître ; or ces auteurs en ont fait des peintures excellentes. Je suis moi et je reste ce que je suis ; mais j’agis et je parle comme il convient. Je ne suis pas de ces gens qui méprisent les moralistes. Il y a beaucoup à profiter, surtout en ceux qui ont mis la morale en action. Le vice ne blesse les hommes que par intervalles. Les caractères apparents du vice les blessent du matin au soir. Peut-être vaudrait-il mieux être un insolent que d’en avoir la physionomie; l’insolent de caractère n’insulte que de temps en temps ; I’insolent de physionomie insulte toujours. Au reste, n’allez pas imaginer que je sois le seul lecteur de mon espèce. Je n’ai d’autre mérite ici, que d’avoir fait par système, par justesse d’esprit, par une vue raisonnable et vraie ce que la plupart des autres font par instinct. De là vient que leurs lectures ne les rendent pas meilleurs que moi ; mais qu’ils restent ridicules, en dépit d’eux; au lieu que je ne le suis que quand je veux, et que je les laisse alors loin derrière moi ; car le même art qui m’apprend à me sauver du ridicule en certaines occasions, m’apprend aussi dans d’autres à l’attraper supérieurement. Je me rappelle alors tout ce que les autres ont dit, tout ce que j’ai lu, et j’y ajoute tout ce qui sort de mon fonds qui est en ce genre d’une fécondité surprenante.

MOI : Vous avez bien fait de me révéler ces mystères ; sans quoi, je vous aurais cru en contradiction.

Etre cultivé rend-il meilleur ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

LUI : Je n’y suis point ; car pour une fois où il faut éviter le ridicule ; heureusement, il y en a cent où il faut s’en donner. Il n’y a point de meilleur rôle auprès des grands que celui de fou. Longtemps il y a eu le fou du roi en titre; en aucun, il n’y a eu en titre le sage du roi. Moi je suis le fou de Bertin et de beaucoup d’autres, le vôtre peut-être dans ce moment ; ou peut-être vous, le mien. Celui qui serait sage n’aurait point de fou. Celui donc qui a un fou n’est pas sage ; s’il n’est pas sage, il est fou ; et peut-être, fût-il roi, le fou de son fou. Au reste, souvenez vous que dans un sujet aussi variable que les mœurs, il n’y a d’absolument, d’essentiellement, de généralement vrai ou faux, sinon qu’il faut être ce que l’intérêt veut qu’on soit ; bon ou mauvais ; sage ou fou; décent ou ridicule; honnête ou vicieux. Si par hasard la vertu avait conduit à la fortune; ou j’aurais été vertueux, ou j’aurais simulé la vertu comme un autre. On m’a voulu ridicule, et je me le suis fait ; pour vicieux, nature seule en avait fait les frais. Quand je dis vicieux, c’est pour parler votre langue; car si nous venions à nous expliquer, il pourrait arriver que vous appelassiez vice ce que j’appelle vertu, et vertu ce que j’appelle vice. [...]

La détermination du bien n’est-elle qu’une affaire d’opinion ?

Toutes les cultures se valent-elles ?

Comment définir le bien ?

MOI: Vous ne doutez pas du jugement que je porte de votre caractère.

LUI : Nullement. Je suis à vos yeux un être très abject, très méprisable ; et je le suis aussi quelque-fois aux miens; mais rarement. Je me félicite plus souvent de mes vices que je ne m’en blâme. Vous êtes plus constant dans votre mépris.

MOI : Il est vrai ; mais pourquoi me montrer toute votre turpitude ?

LUI : D’abord, c’est que vous en connaissiez une bonne partie, et que je voyais plus à gagner qu’à perdre, à vous avouer le reste.

MOI : Comment cela, s’il vous plaît?

LUI : S’il importe d’être sublime en quelque genre, c’est surtout en mal. On crache sur un petit filou; mais on ne peut refuser une sorte de considération à un grand criminel. Son courage vous étonne. Son atrocité vous fait frémir. On prise en tout l’unité de caractère.

MOI : Mais cette estimable unité de caractère, vous ne l’avez pas encore. Je vous trouve de temps en temps vacillant dans vos principes. Il est incertain, si vous tenez votre méchanceté de la nature ou de l’étude ; et si l’étude vous a porté aussi loin qu’il est possible.

LUI : J’en conviens ; mais j’y ai fait de mon mieux. N’ai-je pas eu la modestie de reconnaître des êtres plus parfaits que moi? ne vous ai-je pas parlé de Bouret avec l’admiration la plus profonde ? Bouret est le premier homme du monde dans mon esprit. [...]

Quelle est la part de l’inné et de l’acquis dans le caractère ?

Etre cultivé rend-il meilleur ?

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

Diderot, Le neveu de Rameau, Gallimard.

Valérie Rouzeau, Pas revoir, 2010, La table ronde

Une fourmi à ma chaussure je la regarde

comme elle danse sur le lacet sans avoir

peur.

Elle sera tombée d’herbes folles ou de

mon bouquet de coucous qui lourdit mesure

que j’avance.

Je quitte la pompe et je la souffle elle a

une si petite vie noire.

Elle m’aurait chatouillé les pieds peut-

être fait rire toute seule sur la route du

cimetière comme si c’était moi comme si

c’était elle.

Papa dire papa dear dada pire : tu te

souviens de mon petit cheval ?

Comme ça tournait autour de la table à

roulettes de cuisine sa crinière nos cheveux

noirs au vent.

Comme ça valsait les boîtes à thé les cas-

seroles belles comme ça y allait à dada rire

oh papa rear à tout casser pas dire ?

Ça fait deux facile mon père et moi

facile.

Je compte sur lui pour tomber d’accord

avec moi.

Des nuages nous passent au-dessus, des

crapauds chantent au loin leur chant bien

plus beau qu’eux.

Mon père ne dit mot nous sommes tous

les deux mais je suis la seule à avoir le vent

dans les cheveux et lui est le seul à ne pas

ouvrir les yeux.

Et je lui montre du doigt d’où vient le

chant gonflé vachement des crapauds mais il

connaît la fable.

Des nuages nous paissent au-dessus le

temps, à moi surtout qui les compte tant.

Mon père ne dit rien nous sommes diffé-

rents mon père et moi là sommes deux en

plan.

Ma mère rougit comme une rose pour

couper tant de tartines.

J’ai mes collants filés des tout neufs

sourit-elle ça fait suer.

La boulangère l’a remarqué.

C’est une grosse dame au tablier farine

qui s’attarde à des riens.

Ma mère a dit en plus poli qu’elle ri

s’occupe de son pain.

Rit et pleure en même temps qu’elle

raconte les collants.

Du coup elle est rentrée directement

sans passer par le cimetière.

Ce n’est toujours pas toi ce cadavre

comme si toi tu aurais tenu en place comme

ça comme si tu ne savais plus dire bonjour

toi si courtois.

Et si gracieux mon père qu’on te recon-

naît au sourire.

Ce n’est toujours pas toi ce visité qui

n’offre rien à boire ne dit pas de s’asseoir toi

si civil hospitalier pas toi c’est trop mal

imité.

On trouvait de quoi rire tous deux

quand pas les mots.

Mon père et moi d’un rien la coiffure

d’une speakerine le chant d’un âne au loin.

Ensemble autour de la table ou sous le

ciel changeant, près des portes béates.

Longtemps après que les speakerines

ont disparu et les ânes qui chantent de bon

cœur.

Les yeux tout sales et les doigts froids ce

matin j’ai.

Été mal aimable avec la factrice à vélo

dans ma chemise de nuit m’a surprise son

coup de sonnette.

Nette à présent débarbouillée dans le

soleil j’admire les tulipes finissantes et la

pivoine en beaux boutons.

Et la pivoine en beaux boutons qui

recommence je n’écrirai plus à mon père

dessous la terre comme un oignon.

X

Valérie Rouzeau, Pas revoir, 2010, La table ronde

COMMUNE PRÉSENCE

Tu es pressé d’écrire

Comme si tu étais en retard sur la vie

S’il en est ainsi fais cortège à tes sources

Hâte-toi

Hâte-toi de transmettre

Ta part de merveilleux de rébellion de bienfaisance

Effectivement tu es en retard sur la vie

La vie inexprimable

La seule en fin de compte à laquelle tu acceptes de t’unir

Celle qui t’est refusée chaque jour par les êtres et par les choses

Dont tu obtiens péniblement de-ci de-là quelques fragments décharnés

Au bout de combats sans merci

Hors d’elle tout n’est qu’agonie soumise fin grossière

Si tu rencontres la mort durant ton labeur

Reçois-la comme la nuque en sueur trouve bon le mouchoir aride

En t’inclinant

Si tu veux rire

Offre ta soumission

Jamais tes armes

Tu as été créé pour des moments peu communs

Modifie-toi, disparais sans regret

Au gré de la rigueur suave

Quartier suivant quartier la liquidation du monde se poursuit

Sans interruption

Sans égarement

Essaime la poussière

Nul ne décèlera votre union.

René Char, *Moulin Premier*, 1935

X

CONGÉ AU VENT

À flancs de coteau du village bivouaquent des champs fournis de mimosas. À l’époque de la cueillette, il arrive que, loin de leur endroit, on fasse la rencontre extrêmement odorante d’une fille dont les bras se sont occupés durant la journée aux fragiles branches. Pareille à une lampe dont l’auréole de clarté serait de parfum, elle s’en va, le dos tourné au soleil couchant.

Il serait sacrilège de lui adresser la parole.

L’espadrille foulant l’herbe, cédez-lui le pas du chemin. Peut-être aurez-vous la chance de distinguer sur ses lèvres la chimère de l’humidité de la Nuit ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

René Char, *Seuls Demeurent*, 1938

ÉVADNÉ

L’été et notre vie étions d’un seul tenant

La campagne mangeait la couleur de ta jupe odorante

Avidité et contrainte s’étaient réconciliées

Le château de Maubec s’enfonçait dans l’argile

Bientôt s’effondrerait le roulis de sa lyre

La violence des plantes nous faisait vaciller

Un corbeau rameur sombre déviant de l’escadre

Sur le muet silex de midi écartelé

Accompagnait notre entente aux mouvements tendres

La faucille partout devait se reposer

Notre rareté commençait un règne

(Le vent insomnieux qui nous ride la paupière

En tournant chaque nuit la page consentie

Veut que chaque part de toi que je retienne

Soit étendue à un pays d’âge affamé et de

larmier [bandeau en [saillie](https://fr.wikipedia.org/wiki/Saillie_(architecture)) sur la façade des [pigeonniers](https://fr.wikipedia.org/wiki/Colombier_(%C3%A9difice)), destiné à interdire la montée des prédateurs, [fouines](https://fr.wikipedia.org/wiki/Fouine), [belettes](https://fr.wikipedia.org/wiki/Belette)] géant)

C’était au début d’adorables années

La terre nous aimait un peu je me souviens.

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

Ne peut-on être heureux qu’au passé ?

René Char, *Visage Nuptial*

Le peuple des prés m’enchante. Sa beauté frêle et dépourvue de venin, je ne me lasse pas de me la réciter. Le campagnol, la taupe, sombres enfants perdus dans la chimère de l’herbe, l’orvet, fils du verre, le grillon, moutonnier comme pas un, la sauterelle qui claque et compte son linge, le papillon qui simule l’ivresse et agace les fleurs de ses hoquets silencieux, les fourmis assagies par la grande étendue verte, et immédiatement au-dessus les météores hirondelles…

Prairie, vous êtes le boîtier du jour. [...]

En quoi le sentiment esthétique se distingue-t-il du sentiment religieux ?

René Char, *Feuillets d’Hypnos*, 1943

PÉNOMBRE

J’étais dans une de ces forêts où le soleil n’a pas accès mais où, la nuit, les étoiles pénètrent. Ce lieu n’avait le permis d’exister, que parce que l’inquisition des États l’avait négligé. Les servitudes abandonnées me marquaient leur mépris. La hantise de punir m’était retirée. Par endroit, le souvenir d’une force caressait la fugue paysanne de l’herbe. Je me gouvernais sans doctrine, avec une véhémence sereine. J’étais l’égal de choses dont le secret tenait sous le rayon d’une aile. Pour la plupart, l’essentiel n’est jamais né, et ceux qui le possèdent ne peuvent l’échanger sans se nuire. Nul ne consent à perdre ce qu’il a conquis à la pointe de sa peine! Autrement ce serait la jeunesse et la grâce, source et delta auraient la même pureté.

J’étais dans une de ces forêts où le soleil n’a pas accès mais où, la nuit, les étoiles pénètrent pour d’implacables hostilités.

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

S’opposer à l’autorité est-ce toujours une marque de liberté ?

L’esprit a-t-il accès aux choses ?

En quoi le sentiment esthétique se distingue-t-il du sentiment religieux ?

REDONNEZ-LEUR...

Redonnez-leur ce qui n’est plus présent en eux,

Ils reverront le grain de la moisson s’enfermer dans l’épi et s’agiter sur l’herbe.

Apprenez-leur, de la chute à l’essor, les douze mois de leur visage,

Ils chériront le vide de leur cœur jusqu’au désir suivant;

Car rien ne fait naufrage ou ne se plaît aux cendres;

Et qui sait voir la terre aboutir à des fruits,

Point ne l’émeut l’échec quoiqu’il ait tout perdu.

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

Que nous apprend la mort?

Cela a-t-il un sens de vouloir échapper au temps?

LE THOR

Dans le sentier aux herbes engourdies où nous nous étonnions, enfants, que la nuit se risquât à passer, les guêpes n’allaient plus aux ronces et les oiseaux aux branches. L’air ouvrait aux hôtes de la matinée sa turbulente immensité. Ce n’étaient que filaments d’ailes, tentation de crier, voltige entre lumière et transparence. Le Thor s’exaltait sur la lyre de ses pierres. Le mont Ventoux, miroir des aigles, était en vue.

Dans le sentier aux herbes engourdies, la chimère d’un âge perdu souriait à nos jeunes larmes.

L'homme est-il chez lui dans la nature?

René Char, *Les loyaux adversaires*

ALLÉGEANCE

Dans les rues de la ville il y a mon amour. Peu importe où il va dans le temps divisé. Il n’est plus mon amour, chacun peut lui parler. Il ne se souvient plus ; qui au juste l’aima?

Il cherche son pareil dans le vœu des regards.

L’espace qu’il parcourt est ma fidélité. Il dessine l’espoir et léger l’éconduit. Il est prépondérant sans qu’il y prenne part.

Je vis au fond de lui comme une épave heureuse. À son insu, ma solitude est son trésor. Dans le grand méridien où s’inscrit son essor, ma liberté le creuse.

Dans les rues de la ville il y a mon amour. Peu importe où il va dans le temps divisé, il n’est plus mon amour, chacun peut lui parler. Il ne se souvient plus ; qui au juste l’aima et l’éclaire de loin pour qu’il ne tombe pas?

X

René Char, *La fontaine narrative*, 1947

POURQUOI LA JOURNÉE VOLE

Le poète s’appuie, durant le temps de sa vie, à quelque arbre, ou mer, ou talus, ou nuage d’une certaine teinte, un moment, si la circonstance le veut. Il n’est pas soudé à l’égarement d’autrui. Son amour, son saisir, son bonheur ont leur équivalent dans tous les lieux où il n’est pas allé, où jamais il n’ira, chez les étrangers qu’il ne connaîtra pas. Lorsqu’on élève la voix devant lui, qu’on le presse d’accepter les égards qui retiennent, si l’on invoque à son propos les astres, il répond qu’il est du pays d’à côté, du ciel qui vient d’être englouti.

Le poète vivifie puis court au dénouement.

Au soir, malgré sur sa joue plusieurs fossettes d’apprenti, c’est un passant courtois qui brusque les adieux pour être là quand le pain sort du four.

L'idée d'une liberté totale a-t-elle un sens ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

La solitude est-elle sans valeur ?

René Char, *Poèmes des deux années*, 1955

TOUS PARTIS !

VENELLES DANS l’ANNÉE 1978

On ne partage pas ses gouffres avec autrui, seulement ses chaises.

La plupart des hommes sont voués à l’entrain de l’obéissance. Sitôt qu’ils découvrent ou conçoivent au loin une servitude repeinte, leur patron sera celui qui concentrera dans ses mains les ponctuelles besognes dépeçantes. Nous n’avons cessé d’assister à cela. Charme bizarre : sans renoncer à l’espoir!

Pourquoi voulons-nous être libres ?

René Char, *Fenêtres dormantes et porte sur le toit*

L’AMANTE

Tant la passion m’avait saisi pour cette amante délectable, moi non exempt d’épanchement et d’oscillante lubricité, je devais, ne devais pas mourir en sourdine ou modifié, reconnu des seules paupières de mon amante. Les nuits de nouveauté sauvage avaient retrouvé l’ardente salive communicante, et parfumé son appartenance fiévreuse. Mille précautions altérées me conviaient à la plus voluptueuse chair qui soit. À nos mains un désir d’outre destin, quelle crainte á nos lèvres demain ?

X

René Char, *Éloge d’une soupçonnée*, 1988

QU’IL VIVE!

Ce pays n’est qu’un vœu de

l’esprit, un contre-sépulcre.

Dans mon pays, les tendres preuves du printemps et les

oiseaux mal habillés sont préférés aux buts lointains.

La vérité attend l’aurore à côté d’une bougie. Le verre de

fenêtre est négligé. Qu’importe à l’attentif.

Dans mon pays, on ne questionne pas un homme ému.

Il n’y a pas d’ombre maligne sur la barque chavirée.

Bonjour à peine, est inconnu dans mon pays.

On n’emprunte que ce qui peut se rendre augmenté.

Il y a des feuilles, beaucoup de feuilles sur les arbres de

mon pays. Les branches sont libres de n’avoir pas de fruits.

On ne croit pas à la bonne foi du vainqueur.

Dans mon pays, on remercie.

En général quand une chose devient utile cesse-t-elle d’être belle ?

Respecter la nature, est-ce renoncer à la transformer ?

S’opposer à l’autorité est-ce toujours une marque de liberté ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

L'homme est-il chez lui dans la nature?

René Char, La Sieste blanche, in Les Matinaux, Gallimard, coll. «Poésie», 1969.

Michel Baglin, *De chair et de mots*, Le Castor Astral, 2012

LES PAGES TOURNÉES

[...]

Les pages noircies, la cendre des écrits, que pèsent-elles

trente ans après et que penser de l’étranger

qui n’inscrivit que son evanescence entre les lignes ?

Sait-on jamais ce qu’on veut dire, sait-on seulement

ce qu’on a dit ? Le chant parfois était peut-être allé

plus loin que lui. En avance sur les années, les épreuves

les pertes à venir. Un accent grave comme échappé

des paroles qui s’envolent. Une intuition qui passe

son chemin de contrebande et de traverse. Le temps

comme on dit a fait son œuvre. Du fond boueux des phrases

aujourd’hui ne remonte, dans l’odeur des macérations,

que ce qu’il avait redouté alors et pressenti : la lie.

\*

Auront-elles été prises à la vraie vie, ces heures, cette énergie,

ces nuits évaporées dans la respiration des rêves ?

Et de quelle présence I’auraient-elles détourné ?

De quelle usure,

de quel déchant ? Ce qu’il sait des vivants,

il le tient de la langue, le doit à la complicité de la parole.

Les images percent des fenêtres dans ces murs bâtis

de briques quotidiennes. Des sons auront porté ses lèvres

au baiser, des prosodies ouvert ses yeux

à la lumière intime des corps et âmes et des matins

d’étonnement. De quelle présence l’auraient-elles privé

quand le présent s’absente, de quelle chanson

d’amour négligée, de quelles foutaises à la mode ?

Allons ! ses phrases en vain tendues vers l’insaisissable

auront été

ses mains d’accueil et ses enfants de cœur. Il n’aura jamais tué

que du temps mort. Avec des mots de survivant. [...]

Le manque est à la rime, le poème sans doute

ne fut qu’un bout d’essai, l’inextricable nœud

des cordes sensibles, des fils cassés.

Un inventaire de lambeaux

sortis à tâtons des eaux sales du silence.

Et toutes les pages tournées ne sont pas lues.

Elle et lui, leurs vies confuses,

quelle langue en donnera le goût et le fin mot,

le traître mot ? Elle et lui chaque jour criblés d’images

imaginées par d’autres, enrôlés de force dans l’histoire

qui passe à travers chants, silences, slogans.

Elle leur échappe, leur vie, et comme elle leur reste étrangère

chaque soir, la vie qui ne s’écrit pas ! Pas même

un palimpseste ! Pas même un gribouillis !

Devant ces feuilles noircies, de guerre lasse il en convient :

rien ne s’accomplit que par des points

de suspension, des pollens livrés aux vents.

Même si la graine parfois mène au fruit

par le chemin des branches, des fleurs, des hasards

et le travers des saisons.

Il en convient comme il admet

qu’il n’est de pages vraiment tournées,

jamais. Seulement de l’encre qui s’efface.

Y a-t-il des choses que le langage ne puisse dire ?

Le langage trahit-il la pensée?

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Le temps détruit tout?

Connaissons-nous mieux le présent que le passé ?

LE SENTIER

Le sentier docile

Qu’on amène aux rivières,

Qu’on accroche aux taillis,

Qu’on attire vers les ruines.

Le sentier curieux

qui chasse dans les creux,

lève un oiseau, enlace les collines,

buissonne, hésite, s’emboise,

qui s’efface et qui renaît.

Le sentier caprice

Qu’on perd et qu’on invente

et qui n’arrive jamais.

L’imagination enrichit-elle la connaissance?

En quoi la beauté artistique est-elle supérieure á la beauté naturelle?

REFRAIN

Au seuil de la maison,

l’oiseau, l’oiseau et sa chanson.

Sur le chemin des écoliers,

le vent, le vent s’est attristé.

Au fil de la leçon,

le jour, le jour s’est déplumé

comme l’oiseau dans la prison,

comme l’enfant dans l’écolier.

La culture est-elle libératrice?

QUÊTE DU POÈME

Il sait désormais qu’il doit renoncer à l’imposture des mots ancrés dans l’immuable et l’éternel: l’image poétique est verticale, fusée de lave qui retore et pétrifie.

Qu’il doit regarder par cette déchirure commune : les mots ne sont debout que le temps d’un poème et nous n’habitons que des ruines futures.

Pour deviner déjà que tout poème, peut-être, est dans sa quête même.

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Y a-t-il des choses que le langage ne puisse dire ?

L´art sait-il montrer ce que le language ne peut pas dire?

LUNDI

À ces trajets frileux au matin démâté

qui ramassent au passage des voiles clandestines,

au sommeil écumé aux trottoirs des banlieues,

à ces bus qu’on échoue dans la cour des usines,

à ce pavé mouillé où s’enlise la semaine,

à ce voyage en panne dans les pas salariés,

à ces aventuriers que la marée ramène,

à ces retours dus,

à ces naufrages sages,

à ces bateaux si sobres qui n’auront jamais bu

que deux ou trois mirages aux flaques des week-ends.

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

Travailler est-ce perdre son temps ?

Doit-on faire du travail une valeur?

J’ÉCRIS…

J’écris pour rendre enfin à tous ceux qui l’ont fait,

à ces jeux gouvernés, à ce ghetto des squares,

un vieux gamin fantoche, idiot et dérisoire,

le fantôme entêté d’un clown insatisfait.

J’écris pour tenir tête au silence établi,

pour rallumer des mots éteints par l’habitude

et les garder vivants face à cette hébétude

qui pétrifie le cœur et qui nous désunit.

J’écris pour mieux aimer, poème aux mains tendues,

et j’invite chacun au creux de sa mémoire

à raviver sa soif pour lui donner à boire

à la source ameutée des sensations perdues.

J’écris pour demeurer devant la porte ouverte

et renaître nomade en sachant discerner

en tout feu une escale, en tout lieu un sentier

et en chaque être ému une parole offerte.

Qu'est-ce qui a du sens ?

Risquons nous de passer á coté de notre vie?

Qu'est-ce qu'une journée réussie?

Est-ce réaliste de prétendre pouvoir aimer tous les hommes?

Le langage n'est-il qu'un outil ?

Comment peut-il y avoir du nouveau?

LE BONHEUR

Le bonheur peut-être est misérable. On dit le bien, le mal, le jour, la nuit, on dit leurs débats comme un lest dont il faut charger l’espérance. Et même si l’on n’y croit pas, ils continuent de nous aider tels ces mirages qui attisent la soif et poussent à se survivre.

Le bonheur peut-être est misérable. Et même si l’on y croit, on ne saurait aisément le porter, non plus le racheter d’une humilité trop facile, consentir et se révolter à la fois. Mais le feu du dilemme humanise la marche. Le refus de souscrire à certaine connivence invente les fidélités de chacun, crée la marge du pas.

Le bonheur peut-être est misérable. Et bien que la chambre ne soit pas l’envers de la fraternité, les volets que l’on tire sur l‘amour ne cesseront jamais de couvrir de leurs grincements l’écho des douleurs du monde, lointaines et pourtant remédiables.

Est-ce réaliste de prétendre pouvoir aimer tous les hommes?

Peut-on être heureux dans un monde injuste?

LES MAINS NUES

Le bleu du ciel ne sait pas arrêter le regard ; la blancheur de la craie, la plénitude des feuillages, la profondeur de l’herbe absorbent le promeneur comme le buvard l’encre. Son pas seul le fortifie, le rassemble, lui répète qu’il existe hors du paysage, équilibriste suspendu au fil de la marche, tenté de se fondre dans l’espace qui le menace et l’envoûte.

\*

Autour du promeneur, la quête humaine projette comme un vide. Il avance et le réel se raréfie. Il tend la main et repousse le monde. Ce qu’il croyait profus se disperse, l’épaisseur se dérobe. Il est au centre d’un cercle où le chaos prend formes et où le temps se fige. Les êtres y ont un nom qui les limite.

\*

Sa promenade devient errance. Un impossible espace pareil à cette blancheur de neige qui épuise paroles et regard le submerge. Cette beauté l’exclut soudain d’une journée qu’il croyait à lui, d’une paix conquise par des mots. Chemin faisant sa voix s’étrangle à force de vertige. Son poème, stérile, se pétrifie. L’instant le dévalise.

\*

Sa canne prolonge ses déconvenues. Fouillant les fourrés, elle indique encore une convoitise déçue, et toutes les phrases qu’il a cherchées, sans les trouver.

Il est frustré de ce que la lumière lui a promis, fasciné par le feu de ce qu’il n’a pas saisi. Il rentre au soir les jambes lourdes, et plus encore le cœur, des mots qui n’ont pas servi.

\*

À moins qu’il ne devienne marcheur et qu’il n’allonge le pas, seul reste à dire cet exil : la vie pressentie et jamais étreinte. Un paysage de lointains, ce regret que le promeneur contemple quand son regard trop embrasse, bien au-delà de son chemin.

L’esprit a-t-il accès aux choses?

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Y a-t-il des choses que le langage ne puisse dire ?

La beauté est elle promesse de bonheur ?

L’ÊTRE DE PAROLE

Offerts avec le lait, les mots sont là, dilués dans nos regards.

Ils nous ont enfantés doucement. Doucement ils ont construit nos gestes. Eclairé nos premiers pas avant de creuser l’ombre et les questions.

\*

Au sortir de l’enfance, la langue est ronde. Nous étions partis pour conquérir la paix intime des promesses tenues. Tout était dit.

Rien n’était dit, pourtant, pour qui sentait ses phrases lui empâter la bouche. Rien qui portât au-delà du mensonge par omission et de la foi. Rien d’assez osé, rien d’assez aventureux pour découvrir un gué, douter avec des mots, en être de parole.

\*

Les ans ont passé, la confiance s’est déchirée aux branches basses du langage. La parole portait en elle le soupçon comme un enfant.

Entre nos lèvres disjointes, la faille a grandi. Entre nos lèvre qui inaugurent, toujours, li la déchirure.

\*

Le vertige au cœur de chacune de nos paroles est pareil à ce déséquilibre qui jette dans la marche nos pas l’un devant l’autre. Un rétablissement toujours précaire, conquis à chaque mot. Gagné sur un écart, sur une chute remise. Sur cette nuit profonde qu’on devine entre les traces et les lueurs.

\*

Nuancés avec les ans, les mots sont toujours là, infusés dans nos regards. Ils nous ont déroutés souvent. Souvent nous ont manqué. À la clarté de leur veille, nous ont permis d’approcher l’obscur de nous-mêmes.

Le langage trahit-il la pensée?

LE MARCHEUR

[...]

En ville, le marcheur sait aussi des sentiers. Leur tracé ne s’y reconnaît pas à l’herbe foulée, mais à la complicité des haltes : une ruelle épargnée, un bistrot avenant, l’appel d’une fontaine ont arrêté des regards, aimanté des passants. Et le marcheur sait qu’ils jalonnent l’itinéraire inspiré du piéton comme autant étapes communes, d’évidences retrouvées. [...]

\*

À chaque carrefour, le piéton endosse des riens. Enclavés dans la jungle des bruits, le reflet du soleil sur un pare-brise, le mot surpris au hasard des conversations de rue, le visage défait aux vitres d’un autobus sont pierres de silence.

Marcher n’allège pas.

Marcher dans ces villes, c’est répondre de ces éclairs que nul ne perçoit, charger ses épaules de leur fugace lumière. C’est apprendre à s’arrêter pour reconnaître l’aire du cœur dans l’écho d’autres pas.

\*

Quand même il ne le sait pas, le piéton sauve chaque instant de la futilité citadine. Sa fantaisie réinvente le don, son vagabondage repeuple l’espace, sa patience désembourbe des regards.

Parce qu’il musarde, il augmente le jour.

Le développement technique transforme-t-il les hommes ?

Qu'est-ce qu'une journée réussie?

Exister est-ce profiter de l'instant présent?

L’OBSCUR VERTIGE DES VIVANTS

La science n’étouffe pas le chant de l’océan dans le coquillage. Savoir qu’on y entend les vibrations de sa propre oreille ne réfute pas les vagues qui roulent en nous leur nostalgie. Les chiffres forent des puits comme les mots écoutent le monde : dans la fascination de sa beauté.

Ainsi, révélée ronde, la Terre enfanta encore des aventuriers au cœur plus vaste, à qui le vertige continua de fouetter le sang. Le réel ne condamne pas la poésie. Il l’appelle, comme le vent la voile lui donnant force, le savant la formule qui creuse l’infini, notre mémoire des coquillages pour désirer la mer vivante.

Y a-t-il plus à espérer qu'à craindre de la technique ?

L'art est-il moins nécessaire que la science ?

GRAVITÉ

Nous,

dans la gravité de la terre,

verticaux incertains

qu’une perte d’équilibre

ébranle :

un pied levé,

une chute remise

et nous marchons…

L’abîme nous surplombe.

À portée de fusées,

les ténèbres renouvellent

le vertige et la peur:

après la malédiction de peser,

le cauchemar d’échapper

à la pesanteur.

Ainsi avons-nous appris

que nous étions à l’extérieur d’une sphère,

mais au cœur de la nuit,

sauvés par

le poids acquis.

Pour se tenir

à la surface

entre le ciel

et l’épaisseur,

chaque matin réapprendre

à prendre pied.

La parole nous cabre.

Adossés à son audace,

nous portons sur deux jambes

le poids des ailes absentes

et la nuit qui sourd du sol

monte à nos ventres,

monte à nos cous,

épargne les yeux.

Nous,

dans la gravité de la terre,

célébrant le fardeau

de la chair vivante

- pour ne pas le laisser

nous écraser.

Quelle différence peut-on faire entre l’esprit et le corps ?

TROUS NOIRS

Dans l’acier,

l’atome,

le granit, comme dans la vie

la mieux remplie,

le vide encore

triomphe.

Ce vide qui croît

dans l’univers

qui se distend,

telle la rançon

de l’expansion :

l’émiettement.

Son négatif

est un trou noir,

un nœud mythique,

un maelström

de temps

jouant

le resserrement.

Là, se rétractent

les galaxies

et leurs clartés

captives.

Là, les poussières

s’agglomèrent,

toute rencontre

tourne au rapt,

la cohésion

est un ultime

effondrement.

Le vide n’est plus

que le sursis

de la distance,

la dernière chance

d’altérité.

Là, les atomes

fusionnent,

niant les corps,

perdant les noms.

Étoiles, planètes,

soleils dérivent,

convoqués par

l’obscur appel

vers le tombeau

des origines.

Antérieur et perdu,

ce futur

dont on revient :

un horizon

atteint.

Là, rien n’échappe

ni ne renie

l’intime aimant

de l’en dedans.

Le monde s’y penche

sur son nombril

et en lui-même

s’anéantit

dans le magma

terriblement

pressant

de l’unité.

Au fond de l’entonnoir,

le firmament reclus

dans cette boule

obtuse et lourde

dont la lumière

est prisonnière.

Ecrasée par

son propre poids,

toute matière

s’accomplissant

pour en arriver là :

au tas.

La mort alors

est un noyau.

Peut-on penser la mort?

DE CHAIR ET DE MOTS

Nous,

de chair et de mots,

au texte obscur

de nos cellules

assujettis.

- Nous,

par la parole

élargis.

Avons nous le choix d’être libre ?

Quelle est la part de l’inné et de l’acquis dans le caractère ?

Que suis-je par rapport à mon corps ?

Façonnés

dans le pétrin des gestes,

accrus

par le levain des phrases,

panifiés

au fournil de la bouche,

dans la boulange

des signes et du sang.

Générations

après générations,

avons appris les traces,

avons repris la marche

et dépassé parfois

les points mortels

de suspension…

Les fils meurent

un peu plus loin que les pères,

leurs enfants

encore plus avant.

Leurs muscles sont les mêmes

pourtant ;

mais les mots déposés

par les éclaireurs

ont balisé le chemin

des éternels chasseurs

de lointains.

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

La culture est-elle libératrice ?

Nous,

de chair et de mots,

passons le relais:

dans l’œuf et le sperme

la fidélité à l’espèce,

dans la langue et les livres

la force de trahir

et le pécule des faims.

Avons nous le choix d’être libre ?

Quelle est la part de l’inné et de l’acquis dans le caractère ?

Que suis-je par rapport à mon corps ?

La culture est-elle libératrice ?

Le suc de nos langues

pour corrompre le sang,

la sève de nos mots

pour fortifier le doute,

le lait de nos bouches

pour affamer l’enfant.

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Corps nommé,

innocence perdue.

Les premières paroles

ont inventé l’exil.

Notre patrie depuis

a pris le goût

terreux des mots.

Quelle est la part de l’inné et de l’acquis dans le caractère ?

La culture est-elle libératrice ?

Syntaxe

qui nous vertèbre,

sexe

qui nous oblige,

main

qui démesure.

Leur alliance

pour incarner la quête

et charpenter la voix.

Que suis-je par rapport à mon corps ?

Quelle différence peut-on faire entre l’esprit et le corps ?

Avons nous le choix d’être libre ?

Les mots nous blessent

- et leur blessure

nous invente.

Avec la langue

creusant la plaie,

cette salive

qui la panse.

Langage

inaugurant

le manque.

Nos paroles

dans la paume

du désir.

Pour préserver notre souffle

nous avons créé le silence,

l’air subtil

que respire les mots.

Peut-on désirer sans souffrir ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Pourvus d’un lexique

pour sérier les mondes,

d’une grammaire

pour ordonner les vies,

devant le paysage en pièces

cherchons le poème

qui unifie.

Chair des mots,

pulpe des mémoires.

Chacun à son tour

nourrissant l’autre.

Souvenirs charnels,

mots reveillés.

Mots justes,

clefs

du corps.

Nous,

par les noms éclairés,

par les verbes mus

et les silences

émus.

Le corps nous pousse

et nous voudrions

que la parole nous ancre

et nous retienne…

puisque la mort

nous devance.

Nous,

de chair et de mots,

nommés par nos mémoires

et bâtis de vocables

que nos corps un jour

ont cautionnés

- vulnérables,

pourtant,

comme des phrases

inachevées.

Grain de sable

agaçant l’huître,

la mort sous la langue

appelle la nacre

et le poème :

œuvrant la perle

est sûre d’avoir

le dernier mot.

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Quelle différence peut-on faire entre l’esprit et le corps ?

Que suis-je par rapport à mon corps ?

L’esprit a-t-il accès aux choses ?

Le langage ne sert-il qu’à communiquer ?

L’homme doit-il se résigner à mourir ?

ÊTRE LÀ

Être au monde :

dans son ventre

et face à lui

- juge et partie.

L´esprit a-t-il accès aux choses?

L'homme est-il chez lui dans la nature?

Être là

sans savoir pourquoi,

ni quoi, ni qui.

Rien qu’un instant

d’accomplissement

et de chimie.

Un tas d’atomes

agglomérés,

de molécules

et de cellules

qui s’associent.

Un nœud de chair

sur une idée

d’identité.

Matière

créant sa matière,

recombinant

ses éléments :

le corps déduit

du chiffre obscur

qui l’unifie.

Être là,

imposer son poids.

De la durée

à l’impossible

éternité.

Face au cosmos

atomisé,

à sa logique

d’éclatement,

quelques secondes

d’altérité :

une proie, un fauve,

un tremblement.

Être là,

vivant,

partie prenante

et partie prise

au piège

de l’en dedans.

Quelques poussières

de galaxie

que le hasard

a assemblées,

asservies à

la vie.

Un peu d’ordre

dans le chaos,

de sang, de peur,

de sentiment

dans le commerce

des éléments.

Être là,

immergé,

submergé,

étranger

comme seuls

savent l’être les hommes

en leurs pays.

Là comme

un foudroiement

prenant son temps.

Être là,

comme un écho

de rêves enfouis.

Comme un nageur

brassant le froid

qui le menace

et hors de l’eau

tenant,

pour quelques heures,

la part d’infini

qu’il porte en lui.

Être là,

se perdre à chercher,

ne gagner

qu’à se perdre.

Chercheur d’avenir,

s’offrir dans sa quête

le présent.

Être là,

vagabond

questionné

par son ombre

et sauvé

par ses pas.

Passer des messages,

frayer des passages,

n’être qu en passant.

Être là,

spectateur.

Parfois,

être las

et déjà

être ailleurs.

X

L’ALCOOL DES VENTS

[...]

Il rendras grâce à nos fidélités, bien sûr, mais plus encore à notre fidélité au vent

qui tourne, retourne, détourne, contourne et jette à l’ortie le chapeau

et flambe dans la paille des convictions et dépouille l’épourantail de ses harde,

apportant parfois avec le sable rouge du désert ou le coup de tabac des nostalgies océanes

la terrible envie d’expatrier son ombre.

\*

Je rends donc grâce à ces riens qu’on appelle escales,

qui furent des haltes, des bivouacs, et resteront fragments,

qui argumentent quand même en faveur d’un feu latent,

d’une traînée de poudre, d’un fil aussi ténu que corde sensible.

À cette ivresse qui persiste quand tout déchante et dont je ne connais pas la cause,

qui vient de la mer sans doute, de très loin par le sang, la rime, l’obscur vertige

et que je nomme l’alcool des vents, faute de mieux.

\*

Au seuil de l’enfance, j’hésite à rendre grâce.

Tant de jeux brûlent les heures, de héros peuplent l’espace,

tant de légendes déguisent le silence

qu’on croirait que vivre n’est que perdre haleine.

On escalade quatre à quatre les escaliers d’une aventure tramée de rêves et de défis

on a déjà piqué du nez en ratant une marche,

on va découvrir sur sa lancée que la pire est celle que l’on croit gravir

et qui n existe pas.

\*

Je rends grâce à ces désintérêts soudains qui vous font tourner le dos aux jouets sans mystère,

leur préférer les secrets de la resserre, une échappée dans le chantier voisin,

le coup d’épaule des trains aux limites du domaine,

au-delà du cercle de lumière, la nuit sorcière,

et tout ce qu’on peut saisir au passage

d’un monde qu’on pressent au bout des fils qu’on tire on ne sait trop pourquoi ni comment. Par à-coups.

Avec la peur que tout lâche ou que tout vienne.

\*

[...] Je rends grâce au gros temps qui trempa mes ferveurs de marcheur.

Au crachin des grèves de Bretagne

comme au pin s’égouttant dans un brouillard d’automne.

À ces rochers du bout des terres où l’on se risque quand se mêle aux déflagrations d’océan

l’orgueil d’être sous les bourrasques un vivant qui contemple et qui tient.

À cette envie qui me prend alors de me dissoudre sans cesser d’être une proue.

À cette ivresse d’écume venue de l’enfance dans les embruns du large

à jamais absorbés avec l’alcool des vents.

\*

Je rends grâce à l’enfance qui n’en finit pas d’attendre son heure et que nous aurons tous ou presque trahie.

À celle que nous n’aurons pas même vue courber l’échine avec les années

et qui n’aura pourtant jamais cessé de dessiner en nous des nids d’îles, des voiles faseyantes, des fortunes de mer.

À celle qui désespérant de nos croisières d’adultes a allumé ses feux de naufrageurs.

Changer, est-ce devenir quelqu’un d’autre ?

\*

[...] Je rends grâce au poète en nous qu’une simple vague fascine,

à cette part résiduelle qui nous ressemble encore au bout de nos fatigues et des journées perdues,

à cette part que nous voudrions croire aussi irréductible qu’elle est rebelle aux injonctions des modes,

rétive aux rêves qu’on affrète pour nous perdre

et qui nous fait chercher des mots pour tenter dans la foule

d’aller réveiller en chacun le poète qui s’est tu.

Risquons nous de passer á côté de notre vie?

\*

Je rends grâce aux encres et aux papiers pour les passages qu’ils ouvrent entre les lignes,

l’orgueil qu’ils donnent à la lucidité, la joie qu’ils mettent au partage,

et pour l’humilité fraternelle que tout lecteur connaît quand il s’agrandit de l’autre,

par la justesse des mots redevenu le même.

Autrui m'apprend-il quelque chose sur moi-même ?

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

SILLAGE

Une vie, à peine un peu

d’écume dans son sillage,

guère plus de traces

que l’oiseau n’en laisse

dans l’air qu’il fend.

Une vie, ce qu’il en reste,

cette traînée d’images

dans les mémoires amies

s’évaporant avec les ans.

Une vie, une voile, un vol,

un grain de lumière

dans les sillons du vent.

Que nous apprend la mort?

Michel Baglin, *De chair et de mots*, Le Castor Astral, 2012

EMBRUNS DE FEMME

[...]

Sois la passante, le reflet sur la cornée de l’homme qui marche.

Sois l’hirondelle dont on ne peut suivre le vol, la seconde qu’on ne peut caresser.

Sois un sillage. L’écume à la poupe des bateaux qui s’éloignent. Rien qu’un parfum, rien qu’un embrun de femme.

Ne laisse pas ton corps se dessiner trop longtemps dans l’œil des convoitises. Ne le pose dans aucun regard de vitrine. Qu’il se joue de ses formes comme un feu dans les yeux du désir. Qu’il danse déjà par le souvenir.

Passe, tu es pour un instant le sourire de la rue. Passe en mirage sur un décor trop connu. Passe en douceur, passe en fraude. Maraude entre les cœurs surpris qu’on les éveille.

Sois la rôdeuse qui devient la merveille. L’entraperçue qu’on n’en finit plus d’évoquer. Toute amante est passante en secret. Fuis pour mieux demeurer. Commence par être un regret.

[...]

À l’instar de l’animal qui survit en nous, tu chercheras longtemps encore dans l’en dedans le refuge et le piège.

Quand d’ailleurs, quand cesse-t-on d’effeuiller en son for le désir, d’ameuter les énergies du sang, de fouiller sa mémoire ou retourner le cœur ? À quel âge et sur quel seuil ? Au bout de quelle fatigue, au fond de quel terrier ?

En soi le théâtre. Le geste qui leurre, le corps qui pose. Les autres, c’est l’envers. Et l’endroit n’est pas sûr.

Que ce soit dehors ou dedans, ailleurs ou chez toi, sous la tente ou sous la pluie, prévois que tu n’habiteras jamais tout à fait ta peau, et que jamais ta peau ne t’habillera de près.

Seul le regard des passants te servira de vêtement. Pour longtemps.

X

Tu passes. Et ce qu’on perçoit d’abord de toi ne t’appartient pas, n’est qu’une image qu’on décrypte avec les mots de tous. Te connaître serait deviner ta chimère, savoir depuis où et depuis quand elle te tient debout.

Quelle forme a-t-elle ? Celle d’une île ? D’un oratorio, d’un eldorado ou d’une montagne à gravir? Celle d’un briquet passeur de flamme dans le creuset des mains ?

Les folies auxquelles on consacre sa ferveur ont bien des noms d’emprunt… La tienne ressemble peut-être à ces êtres limés, venant depuis si longtemps et de si loin à notre rencontre, et qui se sont égarés dans la forêt des jours.

Te connaître serait se porter à tes limites insoupçonnées, couvrir l’aire de ton regard et de ses échappées. Deviner ce que nul ne sait jamais de soi-même : où se tient le nœud intime qui dit « je ».

Bien sûr, il est en toi comme chez lui ; mais il te déborde aussi et te lie de toutes parts. Te connaître serait te chercher loin de ton reflet, et jusque sur l’horizon, là où tous nos rêves vont s’asseoir.

Que pouvons-nous savoir des autres ?

[...]

Michel Baglin, *Embruns de femme*, Le Castor Astral, 2012

L’organisation de la toile dépend entre autres de l’orientation des stries, des inégalités de la matière. Selon la lumière reçue, le lieu d’où l’on regarde, certaines surfaces claires passent au sombre, et réciproquement, mais toujours dans un même ordre ou un même désordre propre à chaque tableau. Les tensions, les équilibres, les dynamisations demeurent, la peinture naît sous le regard, au moment même du regard. [...]

la peinture se fait avec la lumière au moment où on la regarde. Plus que jamais cette peinture se vit au présent. [...]

La toile, proposée aux regards, commence sa vraie vie de peinture. Et elle va devenir — d’abord pour moi — autre qu’elle n’était. La vie d’une peinture est faite aussi de ce que sont ceux qui la voient.

Il en est pour moi de la peinture, comme de la poésie pour ce troubadour\* du XIe siècle :

*… «Mon poème est fait, je ne sais pas sur quoi,*

*Je le transmettrai à celui*

*Qui le transmettra par quelqu’un d’autre*

*Là-bas vers l’Anjou,*

*Pour qu’il me transmette de son étui la contre-clé».*

(La contre-clé, c’est la deuxième clé qu’il faut avoir pour ouvrir. Avec une seule, rien ne s’ouvre).

*\* Guillaume d’Aquitaine (1071-1127) [...]*

*Vos toiles n’empruntent rien au monde extérieur?*

Elles ne lui empruntent pas d’images elles ne représentent pas. Ne représentant rien, n’imposant pas de sens, elles incitent le spectateur à se constituer lui-même comme sens.

Peut-on aimer une oeuvre d'art sans la comprendre ?

Une oeuvre d'art a-t-elle toujours un sens ?

Autrui m'apprend-il quelque chose sur moi-même ?

Charles Juliet, Entretien avec Pierre Soulages, L’Échoppe, 1990

« Entretien avec Georges Charbonnier » 1951

**Georges Charbonnier** : *Pierre Soulages, pour les peintres du passé, la figuration exprimait-elle l’essentiel du réel?*

**Pierre Soulages** : Jamais la figuration n’a, à elle seule, exprimé l’essentiel du réel. À aucune époque. Le réel ne peut contenir dans la seule apparence des objets, de quelques objets représentés dans un tableau.

À travers toute la peinture, seules les peintures en trompe-l’œil ne valent que par les objets représentés.

**G. C.** : *Quelle différence voyez-vous entre l’attitude du peintre figuratif, il y a trois siècles, quatre siècles, et l’attitude du peintre qui se passe de la figuration ?*

**P. S.** : Il est certain que si les artistes ont changé… enfin, si certains artistes ont changé de moyens, c’est qu’il y a des raisons profondes : se priver de la figuration rend compte d’une attitude autre dans le monde.

**G. C.** : *Il y a trois siècles, il y a quatre siècles, tout en utilisant la figuration, le peintre se souciait également d’exprimer son attitude dans le monde, son point d’insertion dans l’univers.*

**P. S.** : Certainement. Mais la seule figuration n’était pas suffisante pour lui puisqu’il faisait intervenir certaines formes de composition, les rapports de couleurs, les rapports de formes, enfin, tous les moyens qui ont été ceux de la peinture. La figuration n’était qu’un de ces moyens.

**G. C.** : *Il faut dire qu‘il y a trois siècles, quatre siècles pour constituer son expérience, le peintre ne disposait que des messages qui lui étaient transmis par les sens. Or, nous avons appris à nous méfier des messages que nous transmettent les sens.*

**P. S.** : Oui, nous savons maintenant que les sens ne nous informent que sur une infime partie du monde.

**G. C.** : *Et nous savons qu’ils nous trompent extrêmement souvent. Le pilote d’un avion à réaction qui se fie à ses sens plutôt qu’à ses instruments de mesure est un homme qui va droit s’écraser au sol, nous le savons. Mais, il y a trois siècles, il y a quatre siècles, dans quelle mesure le peintre savait-il que nos sens nous trompent? Là, c’est nous qui n’en savons rien.*

*Est-ce le seul élargissement de son expérience qui a fait adopter au peintre une attitude nouvelle ? L’élargissement de sa zone d’information ? La science lui a fait connaître plus de choses. Elle lui a montré le microcosme, le macrocosme. Elle lui a montré qu’il était simplement inséré entre le plus grand et le plus petit.*

**P. S.** : C’est vrai. Mais l’évolution de la peinture nous a appris quels étaient les pouvoirs des formes peintes. L’information du peintre est plus vaste, et aussi, l’idée qu’on a de la peinture a évolué. La peinture a découvert ses moyens propres et propres à notre époque.

**G. C.** : *La peinture s’informait sur elle-même, en même temps qu’elle était informée sur le monde extérieur, et sur le peu d’existence du monde extérieur. Cette double transformation fait que l’on paraît se trouver en présence d’un changement fondamental d’attitude du peintre.*

**P. S.** : On peut même dire qu’il y a rupture. Quand on regarde un tableau figuratif, il y a ce dont nous parlions tout à l’heure : la composition, le rythme, tous les éléments de la peinture, et aussi la figuration et les rapports que cette figuration entretient avec ce que le peintre en fait. Quand on regarde ce tableau, tous ses éléments renvoient au monde des objets que nous connaissons par nos sens : des rapports de terme à terme s’établissent entre le tableau et le monde.

**G. C.** : *Oui, il y a une suite de références.*

**P. S.** : Une suite de références : dans une nature morte la table renvoie à la table, et les fruits renvoient aux fruits que nous connaissons. Le *Guernica* de Picasso renvoie à un spectacle de la guerre d’Espagne. Une grande part de l’expression de ce tableau tient dans ces références à une scène, et aussi dans la distance qui sépare la figuration de ce cheval, de cette femme, etc., de ce qu’ils auraient été réellement; la déformation est un des éléments importants du tableau. Cette déformation expressive, expressionniste même, est modifiée, et prend un sens particulier par son appartenance à une composition pyramidale, à un ordre géométrique et implacable.

**G. C.** : *Mais alors, faut-il entendre que cette suite de références n’existe plus en présence d’une toile qui se passe de la figuration?*

**P. S.** : Elles n’existent plus de cette manière.

**G. C.** : *Il en existe cependant. Je peux lire, je peux déchiffrer la toile. Donc il y a références.*

**P. S.** : Bien sûr. Mais il n’est pas nécessaire de passer par le détour de la figuration de l’objet. Les matières, la couleur, les rythmes, etc. qui constituent une peinture non figurative ont des qualités physionomiques, une saveur, un pouvoir d’émotion, un caractère que la sensibilité et l’imagination du spectateur interprètent, avec lesquelles elles dialoguent. Le spectateur vit la toile avec l’expérience qu’il a du monde.

**G. C.** : *Il a donc une référence synthétique du monde?*

**P. S.** : Le monde - un de ses aspects fragmentaires - a disparu de la la toile. Le monde n’est plus alors regardé, mais vécu, ressenti, il est passé dans l’expérience que le peintre comme le spectateur en ont.

X

**G. C.** : *Pour prendre le vocabulaire qui vous est cher, je crois que l’on pourrait dire que c’est votre situation qui constitue cette référence unique. C’est cette situation que vous voulez exprimer: votre situation d’artiste dans le monde.*

**P. S.** : Cette situation d’artiste (psychologie du peintre, société dans laquelle il vit, mythes, croyances, idées d’une époque) peut se découvrir dans une peinture. C’est ce que souvent on se contente de faire. Mais la peinture, comme tout art, dépasse cette situation, ces coordonnées avec lesquelles on la confond : très souvent on ne cherche qu’à retrouver la la psychologie du peintre, sa vie ou l’état de la société de son époque. Ce ne sont pas les clés d’une œuvre ; ce sont de fausses clés ; on passe ainsi à côté de l’essentiel, elles n’abordent qu’un côté d’une œuvre, elles n’entament pas l’énigme qu’elle est.

**G. C.** : *Disons donc que la situation du peintre, c’est ce que moi, spectateur, je pourrais dégager en analysant la toile. Je retrouverais tous ces éléments. Mais ce n’est pas pour cela que j’aurais atteint la peinture. Autrement dit, lorsque je parle de la peinture, je peux parler de tout, sauf de peinture. Je peux déterminer les éléments extérieurs. Je peux déterminer les conditions dans lesquelles une peinture a été faite. Mais dans quoi elle consiste, c’est la seule chose que je ne peux déterminer, dont je ne peux pas parler : la peinture.*

**P. S.** : La peinture est avant tout une expérience poétique. C’est une métaphore ; elle ne se laisse pas expliquer, elle ne se laisse même pas entamer par l’explication : sur elle viennent se faire et se défaire les sens qu’on lui prête. C’est pourquoi l’art provoque, inquiète, et exalte, comme la vie.

**G. C.** : *La peinture est donc ce qu’il y a de parfaitement irréductible dans une peinture.*

**P. S.** : Oui.

**G. C.** *La peinture, on peut analyser une peinture déterminée, les conditions dans lesquelles elle a été faite, on peut toujours faire une exégèse critique aussi vive, raffinée, précise, que l’on veut, on ne peut jamais faire de critique d’art.*

**P. S.** : La critique d’art serait-elle seulement l’étude du conditionnement d’une œuvre ?

**G. C.** : *Ce n’est pas ce qui a été entendu jusqu’à présent. Un jugement de valeur porté sur la peinture elle-même — cet élément irréductible — a toujours fait partie de ce qu’on a appelé la « critique d’art ». Jusqu’à nos jours. Je crois qu’il faut affirmer que le jugement de valeur échappe complètement à la critique d’art. Le jugement de valeur ne peut porter sur l’élément irréductible de la peinture. La seule chose qui échappe à tous, au spectateur comme au critique d’art, c’est précisément la réalité de la peinture. « Ici commence la poésie ». Le spectateur s’arrête, la critique s’arrête: la poésie commence. Autrement dit, les mots s’arrêtent là où, l’incommunicable est communiqué.*

**P. S.** : C’est cela. Valéry avait dit quelque chose d’analogue, je crois : « La critique, c’est le moyen de créer avec des mots l’état d’absence de mots. »

Peut-on aimer une oeuvre d'art sans la comprendre ?

Une oeuvre d'art a-t-elle toujours un sens ?

**G. C.** : *Puisque vous soulevez cette question, je me demande si on ne peut pas l’appliquer à la peinture. Il me paraît évident qu’assembler des mots c’est tuer des mots. Pour vous, assembler des formes et des couleurs, est-ce les détruire?*

**P. S.** : C’est les détruire au profit d’un ensemble qui les domine. Ce qui compte ce sont les rapports qui s’établissent entre ces formes et ces couleurs, et à travers eux, leur sens de poésie. C’est lorsque formes et couleurs disparaissent à titre individuel, lorsqu’elles cessent d’être séparables, que naissent le rythme et l’espace, qui sont des dynamiques de l’imagination ; que naît leur pouvoir poétique.

**G. C.** : *Je crois que pour l’homme qui emploie des mots, les assembler et les employer, c’est les tuer. C’est parvenir, par la précision, par l’agencement, par la structure de la phrase à une indétermination, c’est revenir à une espèce de chaos. Cette indétermination, ce chaos rejoint, est-ce le réel?*

**P. S.** : La réalité…

**G. C.** : *C’est la réalité de la poésie.*

**P. S.** : La réalité d’une œuvre, c’est la manière qu’elle a d’être un tout cohérent, vivant, chargé de pouvoirs.

**G. C**. : *Mais justement « être un tout » c’est être parvenu à ne plus être. Admettez-vous cette affirmation ou la considérez-vous comme fausse, purement verbale, purement extérieure?*

**P. S.** : Pour moi, ce « tout » existe réellement; c’est un organisme qui a une existence réelle, qui vit ; auquel se confrontent et avec lequel dialoguent toute notre expérience du monde et ce que nous sommes. Cette peinture qui se passe de la figuration est cernée par le monde et lui doit son sens.

Une oeuvre d'art peut-elle échapper aux critères du beau et du laid ?

Dans Le Monologue du peintre, entretien avec Georges Charbonnier (émission radiophonique 1951), Julliard 1959.

« Procès à Soulages » 1962

[...]

**Clarté:** *Il est temps de se défaire de leur confort! Comment s’établit la communication avec votre public?*

**P. S.** : Comment s’établit la communication entre le musicien et son auditoire ?

**C.** : *Moi non plus je ne considère pas l’art comme un langage. Mais la communication toile-spectateur, c’est autre chose qu’une appréciation - jolie ou non - comme devant un objet. La définition de Maurice Denis est incomplète. Couleurs et lignes, c’est le goût. Et c’est une part bien faible de la joie esthétique et du rôle de l’art.*

**P. S.** : Comment, vous qui faites de la peinture, pouvez-vous dire que les lignes et les couleurs, ce n’est que le goût !

Et d’ailleurs la définition de Maurice Denis qui concernait la peinture figurative n’a rien à voir avec notre propos.

**C.** : *Je pense aux oiseaux de Braque. Ils sont dans un espace tactile. Mais le signe de l’oiseau signifie « air ». Et je trouve que c’est une grande invention poétique que d’avoir peint ces oiseaux dans les « Ateliers ». Quand on entre dans une église romane on n’a pas envie de faire de la culture physique. Une peinture abstraite de qualité impose un « climat », avec participation du spectateur.*

**P. S.** : Non. Une œuvre valable, ce n’est pas une musique de fond, un « climat »… C’est beaucoup plus que ça. Picasso dit: « C’est la même chose pour la peinture et pour la poésie, les gens croient que la poésie, c’est comme la fumée d’une cigarette - ils se trompent : c’est dur comme du marbre ; on n’y peut pas planter un clou. » [...]

Une oeuvre d'art a-t-elle toujours un sens ?

L'art est-il une affaire de goût personnel ?

Une oeuvre d'art peut-elle échapper aux critères du beau et du laid ?

Dans « Procès à Soulages », entretien avec Pierre Buraglio, Clarté, n° 43, Paxls, 1962. [Mensuel des éudiants communistes de France]

« L’art n’a pas besoin d’anecdotes » 1972

[...]

**Georges Boudaille** : Le réalisme, dans certaines formes qui se disent nouvelles prétend viser à l’objectivité, à l’impersonnalité, si tu permets ce néologisme.

**P. S.** : J’ai toujours considéré que la figuration était idéaliste et pas du tout réaliste: c’est l’idéalisation d’un objet dans un de ses aspects. Alors qu’un tableau est une chose réelle: c’est de la toile qui est peinte, il a une épaisseur, une qualité concrète. Il ne se laisse pas oublier au profit d’un modèle imaginaire ou réel. Et si cela arrive c’est une faiblesse. La réalité ? C’est le triple rapport qu’il y a entre celui qui a peint une toile, cette toile et celui qui la regarde. Oui, c’est cela, la réalité. [...]

Les oeuvres d’art sont-elles des réalités comme les autres ?

L’art transforme-t-il notre conscience du réel ?

Dans « L’art n’a pas besoin d’anecdotes », entretien avec Georges Boudaille, les Lettres Françaises, 31 mai 19/1972.

**« LA DYNAMIQUE DE L’ACTE CRÉATEUR » 1973**

**Le conscient et l’inconscient**

**Pierre Soulages**: Mon travail est toujours un dialogue entre ce qui apparaît sur la toile pendant que je peins et mes réactions devant ce qui apparaît ; c’est un échange continuel. Je ne travaille pas en état de transe ; je contrôle. Je contrôle et je laisse aller. C’est un échange entre ces deux choses-là. Ce qui m’intéresse c’est la totalité ; ce n’est pas seulement l’inconscient, c’est aussi le choix que je fais d’une manière consciente. Je choisis et je suis choisi. C’est ce qui m’intéresse dans une œuvre et en tout cas, c’est ma manière à moi d’être un homme. Ne me fermer ni à l’un, ni à l’autre, ni au conscient, ni à l’inconscient. D’ailleurs c’est toujours ne se fermer à rien. [...]

L’idée d’inconscient exclut-elle celle de liberté ?

Admettre l'existence de l'inconscient est-ce rendre vain tout effort de lucidité à l'égard de soi même ?

Dans Alain Beaudot, Vers une pédagogie de la créativité. Les Editions ESF, 1973.

« Image et signification » 1984

[...]

La peinture a été langage, imitation, elle a été aussi objet de délectation, recherche de beauté idéale, d’harmonie, de réalisme, d’expression, etc. Abstraite, on l’a vue géométrique ou non, avec des couleurs à plat, sans trace d’un travail de la main ni de l’outil, ou au contraire les laissant en évidence dans le graphisme et les touches de la peinture gestuelle ou tachiste, et à travers tous ces aspects, peinture pure visant à la beauté, moyen d’expression, expressionnisme abstrait, communication par des symboles, objet de méditation, etc.

Sans pousser plus loin ce catalogue incomplet, ce qu’on est en droit d’affirmer, c’est que *la peinture a sans cesse été réinventée et qu’elle est toujours à réinventer*.

Les nostalgies, les rêves de retour à des temps et des peintures révolues sont des simulations. Je crois que la peinture peut trouver des formes nouvelles qui correspondent à une vérité, celle d’un temps comme celle d’un individu, et qu’elle est toujours capable de continuer l’aventure de l’art.

Cette conviction me vient autant d’un regard sur le passé, sur des tableaux qui me touchent, que d’un travail de peintre fait de tâtonnements, d’illuminations, d’habitudes héritées et de leur mise en question, de doutes et de certitudes.

Très tôt j’ai pratiqué une peinture qui abandonnait l’image et que je n’ai jamais considérée comme un langage (au sens où un langage transmet une signification). Ni image ni langage. En 1948, j’écrivais dans un catalogue d’exposition que « la peinture est une organisation de formes et de couleurs sur laquelle viennent se faire et se défaire les sens qu’on lui prête ». [...]

Ni image ni langage, c’est ainsi que très tôt j’ai pensé la peinture — mais je n’ai jamais pensé cependant que la peinture pouvait se réduire à sa matérialité.

*La réalité d’une œuvre,* je l’ai dit souvent, *c’est le triple rapport qui se crée entre la chose qu’elle est, celui qui l’a produite et celui qui la regarde*, marquant bien que la peinture ne transmet pas de sens, mais qu’elle fait sens ; tout ce qui en elle se réduit à la communication n’est qu’un moyen implacable. Elle est avant tout une *chose* qu’on aime voir, qu’on aime fréquenter, origine et objet d’une dynamique de la sensibilité.

Dans une peinture, et ce n’est pas l’aspect le moins important, *derrière les choix esthétiques il y a des répondants éthiques* desquels peuvent naître refus, dépaysement, et bien sûr aussi le plaisir d’un accord.

Peinture, chose faite par un homme qui interroge son rapport au monde, pour un homme qui, par elle, interroge son rapport au monde ou, comme l’écrit Pierre Encrevé-Designe : « La toile qui ne renvoie à rien me renvoie à moi, et n’appelant aucun déchiffrement, aucune imposition de sens — l’appelle à me constituer moi-même comme sens 1. »

Une oeuvre d'art a-t-elle toujours un sens ?

Les oeuvres d’art sont-elles des réalités comme les autres?

1 Pierre Encrevé-Designe, « Soulages », Le Club français de la médaille, 68, 1980, p. 35

« L’œuvre imprimé » 2003

**Pierre Soulages**: [...] Cette période-là a commencé, au fond, sans que je le veuille. J’étais en train de rater une toile, je me désolais, puis je me suis aperçu - il y avait des heures que je travaillais sur ce tableau que je croyais mauvais — que finalement si je travaillais pendant des heures, c’est que j’étais habité par quelque chose qui était beaucoup plus fort que ce que consciemment j’avais envie de faire. Probablement je devais avoir envie de faire une toile pensée avec une technique habituelle, comme celles que je croyais avoir réussi ces temps derniers. J’ai alors pensé : « Je ne suis pas masochiste au point de travailler pendant des heures sur quelque chose qui me déçoit à ce point. Je suis probablement en train de faire autre chose ». Et comme j’étais épuisé, je suis allé dormir. Quand je suis revenu voir ce que j’avais fait, je me suis aperçu que je ne travaillais plus avec du noir, mais avec la lumière reflétée par le noir. Je ne m’en étais pas rendu compte. Sans doute, depuis les bronzes, quelque chose m’habitait sans que je le sache. Mais je mets un point d’interrogation, je n’en sais rien. [...]

X

Dans le catalogue Soulages, l’œuvre imprimé, entretien avec Pierre Encrevé, Bibliothèque Nationale de France, 2003.

« Entretien avec Jean-Michel Le Lannou » 1999

**Pierre Soulages**: [...] Vous savez, quand une toile commence et va bien, va dans un chemin connu en quelque sorte, ce n’est pas forcément comme cela qu’on fait une bonne toile. C’est au moment où je suis perdu, où je ne sais plus, que commence vraiment le plus souvent une aventure intéressante. Je suis tombé une fois sur un mot d’un mystique espagnol, Saint Jean de la Croix : « Perdre son chemin, c’est entrer en chemin ». Il y a quelques mots de Jean de la Croix qui vont très bien avec la création artistique, ainsi : « Pour toute la beauté, jamais je ne me perdrai sauf pour un je-ne-sais-quoi qui s’atteint d’aventure ». C’est là le vrai secret. [...]

Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

Le temps dans l’outrenoir

**J.-M. Le Lannou** : *L’œuvre peut-elle se suffire à elle-même ? Comme pour l’espace, peut-elle susciter sa propre temporalité?*

**P. S.** : L’œuvre ne vit que par celui qui la regarde. C’est là que je trouvais plus intéressant mes traces groupées, ce rapport différent qu’on a avec les formes qu’on lit d’un coup, où il y a émanation de rapports ; mais c’est vous qui établissez les rapports. Celui qui regarde les établit et les vit à sa manière en y mêlant toute l’expérience qu’il a des choses du monde, de ce qu’il aime.

**J.-M. L. L.** : *Peut-on dire que c’est celui qui regarde qui produit les rapports ?*

**P. S.** : Le sens de ces rapports, c’est lui qui le donne. Ça fait sens pour lui. Mais ça ne porte pas un sens : ça a fait sens pour celui qui l’a fait. Mais ça n’est pas forcément le même sens.

**J.-M. L. L.** : *L’activité du regard peut-elle ainsi apporter à l’œuvre plus qu’elle reçoit?*

**P. S.** : Oui je crois: il y a un échange, une création de la part de celui qui regarde. C’est un interprète en quelque sorte. Une interprétation où il est laissé libre de son interprétation. Le regard n’est pas conduit d’une manière imposée. [...]

**J.-M. L. L.** : *Une légère modification de l’angle de vue produit un changement brutal de luminosité.*

**P. S.** : Je trouve que cela s’adresse à des régions tout à fait différentes de la sensibilité. Elle touche en nous des couches totalement différentes. Là, c’est brillant, extérieur. Le sombre est toujours sombre, et le brillant toujours brillant. Alors que là, ça s’inverse. Certaines parties qui, ici, paraissent sombres, vous verrez que si l’on se met dans un autre angle, elles deviennent brillantes, et inversement. J’ai même des toiles de sept mètres que j’ai faites pour que, d’un point, l’on ait les deux inversions. les deux états. À un endroit, le clair lisse est sur du foncé strié, et du même point à un autre bord de la toile, à l’autre bout, le clair est strié ou vient des stries, et le sombre vient du lisse. Et l’inverse encore se produit. Cela m’intéressait de voir ces deux états réunis dans le même moment du regard.

Une oeuvre d'art peut-elle échapper aux critères du beau et du laid ?

Une oeuvre d'art a-t-elle toujours un sens ?

Dans Philosophique, entretien avec Jean-Michel Le Lannou, éd. Kimé, 1999.

« Entretien avec Jean Pierrard » 2003

**P. S.** : [...] De fait, j’étais un peintre abstrait sans le savoir… Quand, enfant, je peignais des arbres l’hiver, sans feuillage, j’étais touché par les qualités physionomiques de leurs formes. Finalement, ils étaient vus comme une sculpture abstraite. La richesse de formes d’une branche d’arbre existe, celle d’une trace peinte aussi. La peinture abstraite telle que je la comprends est fondée là-dessus.

**Jean Pierrard** : L’idée a-t-elle une place dans ce procecessus ?

**P. S.** : J’ai envie de citer le mot de Mallarmé à Degas, qui lui disait avoir beaucoup d’idées pour écrire des poèmes : « Monsieur Degas, la poésie ne se fait pas avec des idées ; elle se fait avec des mots ». Pour la peinture je dirais: « avec des formes et des couleurs ». Quand, dans les années 1950, j’écrivais que, sur un tableau, « les sens viennent se faire et se défaire », cela n’avait rien à voir avec une transmission d’idées. Je m’explique : il y a longtemps, au Louvre, j’avais été très impressionné par une sculpture mésopotamienne. Cette œuvre m’atteignait, et pourtant, je ne connaissais rien de cet artiste. Rien de ses motivations, de sa façon de penser. Nous ne partagions ni les mêmes mythes, ni les mêmes religions. Les structures sociales étaient différentes. Et pourtant, l’objet créé par cet artiste m’émouvait profondément. Les œuvres vivent pour nous en dehors de la signification voulue ou non par l’artiste. C’est ainsi que, très tôt, j’ai été touché par les œuvres qui appartiennent aux origines de l’humanité, peintures préhistoriques ou statues-menhirs, comme celles de Rodez. C’est avec elles que j’ai compris qu’il n’était pas nécessaire de rechercher le sens qu’elles avaient pour leurs auteurs pour qu’elles fassent sens pour nous. [...]

Peut-on aimer une oeuvre d'art sans la comprendre ?

Une oeuvre d'art a-t-elle toujours un sens ?

« LE PROCESSUS DE LA CRÉATION… » 2003

**Dominique Demartitini** : *Pour commencer, j’aimerais que vous tentiez d’expliquer comment naît l’impulsion du premier geste.*

**Pierre Soulages**: Cela se passe de manières très variables. J’ai toujours dit que c’est ce que je fais qui m’apprend ce que je cherche. Au départ, je n’ai pas d’idée rigoureusement préétablie. Il y a une anecdote qui permet de l’expliquer. Un jour, un artiste, connu dans les années cinquante, affirmait devant un groupe de peintres qu’il avait son tableau dans la tête et que, s’il existait un procédé pour le reproduire, cela lui suffirait. Cela me paraissait absolument étranger à ma manière de penser. D’ailleurs je me souviens avoir fait une plaisanterie qui ne l’avait pas rendu heureux. II disait: « Mon tableau est dans la tête; je n’ai plus qu’à l’exécuter. » Je lui avais répondu : « Oui, et l’exécution est capitale. » Cela l’avait fait rire mais ne lui avait pas plu du tout. De fait, sa vision de la création artistique des choses m’était — et m’est toujours — profondément étrangère. Avoir une idée, ou même simplement envie de quelque chose, ne donne pas pour autant lieu à une visualisation préalable de l’œuvre. Dès l’instant où je commence à travailler, je ne cesse d’échapper à l’idée ou l’envie de départ. Je suis toujours attentif à ce qui se produit sur la toile et qui fait que ça bifurque, que ça change de direction, que ça devient autre chose puisque, de manière générale, le tableau avance et s’échafaude dans un dialogue (si on peut appeler ça un dialogue) entre ce qui se passe sur la toile, ce qu’on ne peut prévoir, et l’artiste. Ce qu’on imagine est toujours pauvre à côté de ce qui peut se produire sur une toile par la couleur, la matière colorée, etc. [...] C’est de cette manière que le tableau se rapproche du moment où je ne peux plus rien faire.

Du moment où ce que j’obtiens est quelque chose qui vit, du moins à mes yeux, alors je m’arrête.

X

**D.D.** : *Cela me fait penser à une phrase de J. Bazaine. Il y explique que seule la première touche est libre. Ensuite, il est pris dans un processus. : C’est la toile qui réagit par une sorte de résistance plastique. Mais il dit quand même, citant Frénaud, qu’il y a au départ une « sensation de lave primitive vivante qui se cherche une issue »… Ce n’est peut-être qu’une métaphore, mais elle pose une question : le premier geste est-il gratuit ou bien y a-t-il quelque chose qui le précède?*

**P. S.** : Je crois qu’il y avait quelqu’un dans l’entourage de Picasso qui disait : « Avant de commencer, la toile blanche est tellement impressionnante que le mieux est de la salir un peu avec la main, de faire un peu n’importe quoi et, là-dessus, on démarre ». Cela ressemble un peu à ce que raconte Bazaine. Mais en réalité, avant même la tâche que l’on peut mettre sur la toile, il y a des choix décisifs. Quand on choisit une toile très longue - ou au contraire proche du carré -, on est déjà conduit vers quelque chose. Tout rapport entre la longueur et la largeur engage, dès qu’on le choisit, dans une certaine direction. Tout ce qu’on réunit autour de soi quand on commence à peindre est déjà une décision, un choix, un engagement : l’outil que l’on prend, la couleur que l’on malaxe ou que l’on ne malaxe pas, épaisse, couvrante, transparente, ou que l’on prend comme sortant du tube. Cela m’amuse de parler de tubes parce qu’en fait, je n’en utilise jamais. Je préfère avoir devant moi des auges pleines de noir ou de couleurs, et ne pas sortir la peinture de tubes, comme du dentifrice. [...]

**D. D.** : *Peut-on dire que les postures, les gestes, la dimension physique de votre travail peut déterminer ces choix?*

**P. S.** : Non. Ce n’est pas physique. C’est de l’ordre de la sensibilité et de l’imaginaire. Pour ce qui est du côté physique, il ne faut pas se tromper : ma peinture est toujours partie et elle est toujours née sur la toile. C’est ce qui se passe sur la toile qui provoque l’envie d’intensifier, de continuer, de préciser. C’est de là que ça naît. Cela ne naît pas de moi mais de ce que j’aperçois devant moi, qui se produit sur la toile et des décisions que je prends alors.

**D. D.** : *Peut-on dire alors que la toile se fait en partie elle-même?*

**P. S.** : Elle se fait ; mais elle me fait en même temps. [...]

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

**D. D.** : *C’est une autre manière de créer un espace mental.*

**P. S.** : Voilà. C’est une autre manière de créer un espace mental et de le faire réagir. Cette façon de créer un espace mental est celle de Rothko. Mais, dans le cas qui nous occupe et qui est plus complexe, il y avait sur les bords des contrastes qui restaient et que j’ai organisés. Ensuite, j’ai tracé des lignes blanches qui rétablissent une fixité. Ce qui m’intéresse, c’est le trouble qui s’opère ainsi devant cette toile, entre un espace flottant et un espace fixe. C’est quelque chose que je n’ai absolument pas prémédité. Je ne savais même pas ce que j’allais faire. C’est une rencontre, quelque chose « atteint d’aventure ». [...]

**D. D.** : *Peut-on appeler ça de la contingence ?*

**P. S.** : Je cite souvent une parole qui me semble très intéressante : « Pour toute la beauté, jamais je ne me perdrai. » C’est Jean de la Croix qui a dit ça. Et il ajoute : « Sauf pour un je-ne-sais-quoi qui s’atteint d’aventure. » Je crois que c’est une parole qui convient parfaitement à la création artistique telle que je l’entends. Qui « s’atteint » et non qui se « rencontre ». II y a là une notion d’effort. Il y a toujours des éléments fortuits qui font qu’une toile va vers ce que l’on ne peut pas prévoir.

**D. D.** : *Il y a ces éléments fortuits mais en même temps, comme vous venez de le dire, il y a un rôle important de l’effort. Peut-on dire, pour autant, que l’élément clé est la résistance ?*

**P. S.** : Cela veut surtout dire qu’est toujours ouverte cette possibilité d’aventure. Sinon nous en resterions toujours à la situation de l’artiste qui disait : « Mon tableau est déjà fait dans ma tête, je n’ai plus qu’à l’exécuter. » La peinture ne m’intéresse que dans la mesure où elle me ménage des possibilités d’aventure. Sans quoi je resterais un artisan qui fait ce qu’il sait faire. Il y a beaucoup d’artistes qui sont dans ce cas-là.   
  
X

Dans Dominique Demartini, Le processus de création picturale, entretien avec Dominique Demartini réalisé en 2003, Paris, l’Harmattan, 2009.

Pierre de Roo, Mécaniques du destin, Une approche philosophique des théories de l’avenir, Calmann-lévy, 2001.

[...] Qui est Dieu? Moïse l’a entendu : « Je suis celui qui est. » Être *parce que* l’on est, se définir à partir de soi? Nous reconnaissons là une… tautologie. Dieu dit aussi : « Je suis le Saint. » Cette bonté n’est pas un attribut ou une qualité parmi d’autres, elle précise la logique divine : être, c’est être uniquement bon. La tautologie devient alors : « Dieu est bon parce qu’il est bon. » La pomme est rouge parce qu’elle est rouge.

Mais Dieu nous a créés à son image : par le simple fait d’exister, nous sommes bons. L’homme bon est bon. C’est ici que tout se complique : cet « homme-là », tel qu’il a été conçu, ne peut savoir dans ces conditions qu’il est bon. Dans un univers tel que le paradis, où tout est bon, cette idée de bon ne peut être connue. Si le monde entier était vert, nous ne pourrions pas savoir ce que sont le rouge, le jaune… c’est-à-dire connaître les couleurs. Même le vert cesserait d’être vert. Le bon ne peut exister dans un monde où tout est bon.

Comment définir le bien ?

À l’ombre d’une tautologie, rien ne pousse, il n’y a pas de connaissance possible.

Ce petit monstre ne permet aucune nouveauté si ce n’est la répétition inlassable du cercle vicieux : l’homme est bon, parce qu’il est bon, il est bon, n’est-ce pas…

Mais lui ne peut pas le savoir, le monde aveugle et opaque de la tautologie ne permet pas la conscience. II ne sait même pas où il est…

N’oublions pas, pourtant, que l’arbre de la connaissance est là. La Bible est très claire : son fruit est « désirable pour acquérir l’intelligence ». Cet arbre possède donc quelque chose que l’homme *n’a pas*. Dieu le lui rappelle, l’empêchant de s’en approcher : l’homme est bon et doit le rester. Voici que va apparaître une curieuse acrobatie mentale - qui va marquer au fer rouge l’Occident et les pirouettes intellectuelles auxquelles il va désormais se livrer : comment l’homme peut-il connaître quelque chose qu’il ne connaît pas? Pour pouvoir comprendre l’injonction « sois bon! », il fallait connaître le bien : l’erreur de l’homme, son péché, était donc une condition préalable, absolument nécessaire à son obéissance. Adam, qui a un corps - immortel, d’ailleurs - mais pas d’intelligence - c’est-à-dire une conscience -, a fait un pas en dehors du cadre logique qui lui était imposé, la tautologie. Sauf qu’il ne pouvait pas le savoir. Créé bon, soudain - à cause du péché -, il ne l’est plus : l’homme bon n’est pas bon.

Imaginez, cher lecteur, un club très particulier : vous ne savez pas que vous en faites partie ! Or, un beau jour, par lettre recommandée, vous en êtes expulsé. C’est à ce moment-là, et uniquement là, que vous apprenez l’existence de ce club dont vous *étiez* membre. Celui-ci a un règlement que vous ignoriez mais avez enfreint : ne niez rien… D’où la lettre et le déshonneur. Le club, celui de la vérité, est le plus prestigieux qui soit, n’est-ce pas ? C’est très probablement pour cette raison que l’inénarrable Groucho Marx, toujours en avance d’un rire, disait : « Je ne voudrais pour rien au monde faire partie d’un club qui serait disposé à m’accepter comme membre… »

Si au départ nous avions la tautologie « l’homme bon est bon », nous sommes maintenant, avec le péché et la chute, dans la situation où « l’homme bon n’est pas bon ». C’est une contradiction. Nous retrouvons - il n’y a pas de hasard - nos deux petits monstres : si l’un est vrai l’autre est faux. Puisque la tautologie est *la* vérité, la contradiction est fausse. Il faut donc l’éliminer : c’est ce que l’on appelle en logique formelle résoudre une contradiction. Souvenez-vous - si « être c’est être bon », dire l’« homme bon n’est pas bon » revient à dire très exactement que l’« homme est et n’est pas ». Comment l’homme peut-il « être » et « ne pas être » ? C’est impossible, selon la convention de vérité adoptée, et la résolution de cette contradiction va occuper les esprits les plus brillants, théologiens et philosophes, de l’étonnante civilisation occidentale. Il ne s’agit pas d’un problème amusant parmi d’autres, un exercice formateur pour l’intelligence. Cette tension entre la tautologie et la contradiction prendra, le plus souvent, une forme agressive et va culminer au XXe siècle avec le totalitarisme. Si nous nous proposons de comprendre le destin de l’homme et d’imaginer, comme hypothèse, un avenir plus clément, il est fortement conseillé de se pencher sur cette tension d’ordre logique. Elle constitue la prémisse oubliée, l’horizon perdu et invisible de notre pensée. [...]

Revenons à l’origine de notre aventure : la chute. Cette catastrophe est dramatique pour la simple raison que l’homme, à sa suite, cesse d’exister. Au paradis, il avait un corps, et pas d’esprit. Après la chute, il perd sa seule possession, son corps. C’est le sens profond du péché : ce corps est un mensonge. La vérité - l’esprit - est restée la possession de Dieu. Alors, un moment sublime de notre histoire va s’accomplir : le philosophe qui a volé l’homme va le sauver… Augustin d’Hippone, avec le dogme du péché originel, a officialisé le mythe et fait perdre à l’homme son corps : celui-ci, jusqu’à la fin des temps, sera une erreur. Mais par la même occasion, il va inventer - douze siècles avant Descartes - le *sujet*. Car, dit Augustin, « quand on doute, on se rend parfaitement compte que l’on doute ». L’homme pense parce qu’il doute : il a donc un esprit. Sur ce corps fantôme, l’évêque d’Hippone va placer une tête. Ayant une tête, l’homme va pouvoir utiliser la bonne vieille logique d’Aristote et regarder le monde non pas comme un tout mais séparé en deux : il sait qu’il existe, puisqu’il pense, mais en se penchant un peu, il va voir un grand vide : pas de corps !

Descartes a redécouvert avec génie l’idée d’Augustin sur le doute et la vérité de notre esprit. Nous y reviendrons. Mais l’essentiel est de comprendre - malgré ce sommeil prolongé du sujet - que l’homme, avec la chute, est devenu un toxicomane des problèmes insolubles ! Le Créateur dit dans la Bible : « Je suis Dieu et non pas homme. » L’homme va l’imiter en disant : « Je suis esprit et non pas chair. » Nous retrouvons nos deux petits monstres, hérités du paradis : une tautologie - « je doute donc je suis » ou « je suis parce que je suis » - et une contradiction - « l’esprit n’est pas le corps » ou « je suis et ne suis pas ». L’histoire de la philosophie occidentale est un véritable remake de la chute. Le monde est coupé en deux, comme auparavant, et l’on a glissé de l’opposition du bien et du mal à celle de l’esprit et du corps ou, comme disent les philosophes, du sujet et de l’objet ou encore de la raison et de la réalité. Dieu a expulsé l’homme du paradis. Dans la foulée, en quelque sorte, l’homme s’est expulsé de lui-même.

Quel est le sens de ce *remake*? Si la résolution d’une contradiction a permis aux théologiens de justifier une promesse de salut - et un hypothétique retour au paradis -, vers quelle *autre* promesse - et quel paradis - va nous mener la résolution de la contradiction « le sujet n’est pas l’objet » ?

Le bien et le mal sont ennemis, l’un est vrai, l’autre faux. Exactement comme le sujet et l’objet, deux blocs cauchemardesques qui vont désormais se regarder en chiens de faïence… L’aventure de la philosophie, à partir de Descartes, sera d’amener la vérité vers l’objet. Car, sans un compromis entre eux, il n’est pas possible de connaître le monde. Comment faire? Le sujet, c’est-à-dire le philosophe, va aller de l’autre côté et, par des rapines régulières, voir ce qu’il peut ramener. C’est très étrange comme procédé mais le seul imaginable dans le cadre de la logique d’Aristote : si la vérité est d’un seul côté, il faut rapatrier l’objet vers le sujet, complètement. À ce moment-là, ils seront identiques, parce que vrais tous les deux. L’autre promesse, celle de la philosophie, sera de réconcilier l’homme avec sa conscience. Sa tête sera finalement collée à son corps. C’est un progrès! Mais un imprévu de dernière minute va à nouveau décapiter notre homme : sa tête sera inutile et la vérité passera du côté du corps. [...]

Quelle différence peut-on faire entre l’esprit et le corps ?

La conscience fait-elle de l’homme une exception ?

Quel est ce *critère* qui permet de distinguer le bien du mal ? N’oublions pas comment fonctionne le système logique dans lequel évolue la pensée de l’Occident depuis la chute : il y a deux blocs qui se font la guerre, le ciel et la terre, la raison et la réalité. Notre hypothèse est celle-ci : toute démarche qui unit ces deux blocs s’identifie au bien; celle qui les sépare au mal. Notons au passage que *diabolos* - le diable, en grec ancien - signifie littéralement *celui qui sépare*.

La résolution de la contradiction logique « je suis et ne suis pas » par l’union des contraires est une tentative de réconciliation des deux ennemis et s’associe au bien.

Jésus, par la résurrection, devient l’exemple de l’homme bon, celui que nous devons imiter pour rejoindre le Créateur. La réconciliation hégélienne de l’homme et de sa conscience, parce qu’elle recolle l’esprit et le corps de l’homme, représente le chemin de la liberté. Le citoyen libre des démocraties est là pour en témoigner. Dans le totalitarisme, l’union des contraires est niée pour que puisse s’affirmer la vérité du corps - le sang, le travail - contre celle de l’esprit. *Le mal sépare*. Le communisme et le nazisme sont l’histoire de cette chimie, obsessive et continuelle, de la séparation. [...]

Nous voici parvenus à un tournant dans notre compréhension du destin : la vérité, en Occident, répète ce qu’on lui souffle à l’oreille - le bien ou le mal. Alors à la question essentielle - « Où en sommes-nous ? » -, on peut désormais répondre : *le totalitarisme n’est pas un mensonge*. II est donc grand temps de *changer de point de vue* sur les événements du XXe siècle. Ce serpent qui se mord la queue - reptile caché à l’ombre de nos actes et de notre pensée, finalement visible aux yeux de tous - mérite qu’on le *surveille* de très près. Le destin, souvenez-vous, a toujours raison : nous devenons, par sa faute, esclaves d’une histoire qui nous échappe. Que devons-nous faire si nous sommes pris dans le vertige d’une pente savonneuse, celle de l’action? Il y a une méthode permettant de savoir là où nous mène cette dangereuse tautologie : si elle sépare, les effets sont destructeurs; si elle unit, nous allons vers un avenir vivable. Séparer ? Unir ? [...]

X

Le destin de l’Occident est revenu à la case départ : la philosophie a été le catalyseur d’un mythe, celui du paradis. Avant la chute, l’homme n’avait pas d’intelligence. Il se retrouve *en fin de parcours* à nouveau décapité : sa tête ne sert plus à rien. Comme la nature, qui a horreur du vide, la tautologie a horreur de la conscience : « *Hier ist kein warum* » - « Ici, il n’y a pas de pourquoi » - disait un garde d’Auschwitz au futur écrivain italien Primo Levi. Et s’il était prévu, au départ, qu’au bien du ciel devait correspondre le mal de la terre, alors, au XXe siècle, *le destin a fermé sa boucle*.

Il aura suffi d’un dogme simple et très subtil pour infléchir et fermer cette trajectoire : le péché originel. Il nous rappelle - à longueur de siècle - que l’homme n’est libre que de faire le mal. Ou, ce qui revient au même, que sans Dieu, il ne peut faire le bien. [...]

L’amiral Canaris, célèbre et très ambigu chef de I’Abwehr, le service de contre-espionnage de l’armée allemande, faisait part de ses inquiétudes à son supérieur hiérarchique, le maréchal Keitel, commandant suprême des forces armées : l’honneur militaire était incompatible avec les mauvais traitements auxquels étaient soumis les prisonniers de guerre - russes, notamment (l’amiral, par contre, ne leva pas le petit doigt pour parler des Juifs). Keitel répondit : « Nous sommes en présence de l’anéantissement de toute une philosophie de vie; j’approuve ces mesures et en accepte l’entière responsabilité. » Cet *anéantissement* c’est la victoire de l’objet sur le sujet. Concrètement : la vérité étant désormais du côté du corps, l’homme n’a plus qu’un choix - par une transmutation étrange, il devient « chose ». Primo Levi décrit avec beaucoup de sobriété ce statut étrange. Travaillant à Auschwitz dans le Kommando de chimie dirigé par un criminel, le Kapo Alex, il raconte :

*Pour rentrer à Buda, il faut traverser un terrain vague encombré de poutres et treillis métalliques empilés les uns sur les autres. Le câble d’acier d’un treuil nous barre le passage; Alex l’empoigne pour l’enjamber, mais,* Donnerwetter*, le voilà qui jure en regardant sa main pleine de cambouis. Entre-temps je suis arrivé à sa hauteur : sans haine et sans sarcasme, Alex s’essuie la paume et le dos de la main sur mon épaule pour se nettoyer; et il serait tout surpris, Alex, la brute innocente, si quelqu’un venait lui dire que c’est sur un tel acte qu’aujourd’hui je le juge, lui [...] et tous ses nombreux semblables, grands et petits, à Auschwitz et partout ailleurs.*

Depuis toujours, l’homme cherche des occasions pour « chosifier » son semblable, mais la différence, avec le IIIe Reich, c’est que ce mépris est érigé en système du monde.

En conclusion : nous devons désormais vivre en connaissant cette ambiguïté - la vérité dit le bien comme le mal. Si le totalitarisme est une expérience extrême, n’oublions pas que cette ambivalence peut coexister à l’intérieur d’un même système : la démocratie américaine, au XIXe siècle, a exterminé les Indiens… [...]

Quelle différence peut-on faire entre l’esprit et le corps ?

La conscience fait-elle de l’homme une exception ?

Comment définir le bien?

Newton va introduire l’expérimentation : une hypothèse est vraie si elle est vérifiée par l’expérience. Une loi mathématique, compatible avec cette expérience, peut alors en être déduite. La nouveauté est là : depuis Newton, une loi permet de prédire avec certitude un événement : la position d’une planète, le mouvement d’un corps… Cette certitude, c’est ce que cherchait désespérément la philosophie. Hegel pourra enfin dire sans sourciller : « L’unique intention de la contemplation philosophique est l’élimination de I’accidentel. » Le père de la dialectique veut, lui aussi, des garanties de résultat.

*Désormais est vrai ce qui est prévisible*. Ce nouveau critère de vérité va permettre tout simplement de « ramener sur terre », très vite, la tautologie : d’abstraite qu’elle était, la tautologie devient une *expérience vérifiable*. Et comme ce qui est vrai est prévisible, alors, la théorie va mettre en avant des lois - semblables à celles de la nature - qui vont transformer rationnellement le monde. [...]

X

Lui-même n’était pas un théoricien. Il faudra attendre le IIe siècle de notre ère et la pensée de Nagarjouna pour avoir un ensemble de textes précisant avec clarté la philosophie bouddhiste, celle de l’école *madhyamaka*, plus connue sous le nom de *Voie du Milieu*. Que nous dit-elle ?

Quelle est la stratégie de vérité de cette école?

Très exactement l’opposée de l’Occidentale : pour Nagarjouna, *la tautologie est fausse, la contradiction est vraie*. Nous l’avions déjà dit, les concepts de vérité en Occident et en Orient ne sont pas simplement décalés mais symétriques. Aux antipodes I’un de l’autre, comme le pôle Nord et le pôle Sud. Cette simple inversion de signes devant la valeur de vérité de nos deux petits monstres va avoir, à n’en pas douter, des conséquences extraordinaires sur la façon de concevoir - et subir - le destin.

Si en Occident l’être et le non-être sont séparés par un mur infranchissable hérissé de barbelés - il faudra attendre la dialectique de Hegel pour ré-ouvrir la seule porte, fermée depuis la résurrection du Christ -, dans le bouddhisme ce mur opaque devient un voile invisible, léger comme l’air. Une gaze impalpable. La Voie du Milieu considère que le monde est un et indivisible, c’est une pure illusion due à notre ignorance s’il apparaît séparé entre le sujet et l’objet. Il ne tient qu’à nous - par la confiance en cette vision de l’unité et à l’aide d’une rude discipline mentale - de passer, comme Alice, *à travers*. Le long chemin de la liberté - cette vérité où l’être et le non-être cessent de s’opposer pour ne faire qu’*un* - est la base de l’enseignement du maître.

Celui-ci nous apprend que la tautologie disparaît - il n’y a pas de « je » - et nous conduit, en compensation d’un ego désormais hors jeu, sur le chemin où la contradiction « je suis et ne suis pas » doit devenir vraie. Pour éviter, à chaque instant, le piège qui nous fait *vivre* cette contradiction comme fausse, il utilisera une méthode dialectique et infernale qui consiste à réfuter toutes nos questions en affirmant quelque chose puis, dans la foulée, en la niant. [...]

Revenons au maître. Au bout de ces leçons et exercices pleins de périls doit apparaître finalement ce lieu de liberté totale où - puisque ce qui est vrai est faux et ce qui est faux est vrai - il n’y a plus de différence entre les deux. Mais si la contradiction « je suis et ne suis pas » devient vraie, elle cesse d’exister. Devant la vision de l’unité du monde, le voile léger et illusoire qui séparait l’être du non-être disparaît, ainsi que la distinction entre les deux. C’est cela, la liberté dans le bouddhisme : par l’union des contraires, nous arrivons à l’éveil. Il n’y a plus d’être, plus de non-être. Plus de penseur, plus de pensée. Plus de vie, plus de mort. Plus de bien, plus de mal. S’il n’y a plus d’opposition entre « exister » et ne « pas exister », alors la vie n’est pas la vie et la mort n’est pas la mort. [...]

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Quelle différence peut-on faire entre l’esprit et le corps ?

Toutes les cultures se valent-elles ?

L’Occident, plongé d’emblée jusqu’au cou dans la contradiction « l’homme bon n’est pas bon », veut s’en débarrasser, et essaye de prouver qu’il faut choisir entre « être » *ou* « ne pas être ». À l’inverse, l’Orient considère que cette distinction est provisoire et cherche sans obsession la preuve que l’on peut dépasser le problème tout en « étant » *et* « n’étant pas ».

À cette symétrie vient s’ajouter une autre différence fondamentale. Rejoindre la vérité - le paradis - en Occident est une aventure collective : à la fin des temps, les élus du Seigneur se retrouveront dans ce fameux club qui avait expulsé Adam. Le règlement maintenant est connu de tous. Ceux qui sont réadmis *savent* pourquoi : ils ont fait le bien. Quand aux autres, la porte leur est définitivement fermée : ils ont fait le mal. Un nouveau club les attend : l’enfer. Pour le bouddhisme, le nettoyage du karma est l’*aventure individuelle* d’un moi illusoire qui, au fil des renaissances, va tendre vers son effacement : il n’y a pas de clubs avec les bons d’un côté, les mauvais de l’autre.

Pas de paradis, pas d’enfer. On ne revient pas à la case départ : le destin, c’est l’aventure de l’évanouissement.

Ces deux logiques opposées vont avoir des conséquences très différentes en termes de civilisation. L’Occident vit écartelé entre un *trop tard* et un *trop tôt* : trop tard car le paradis est définitivement perdu, trop tôt car l’apocalypse est décidément bien loin. Il est prisonnier du temps : d’un avant, où il a été, et d’un après, où *il sera*. Entre les deux, c’est-à-dire maintenant, il n’*est pas*. Ayant perdu son « *être* », il est esclave dans le monde. Cette prison a été le théâtre de l’histoire, la tentative violente d’une quête effrénée de liberté associée à la recherche de l’être. La seule solution pour être, quand même, « *un peu* », c’est l’action : l’épaisseur de l’album de famille est là pour en témoigner. Agir pour accélérer l’apocalypse. Imposer au fil des siècles, avec une obstination fébrile, des théories destinées à forcer le bonheur. Chercher des certitudes mesurées à l’aune de pseudo-sciences. Nous connaissons le résultat… Ou bien - dernier avatar - poursuivre le phantasme de l’homme nouveau à travers l’ingénierie génétique. Comprenons bien : cet homme nouveau, c’est tout simplement la nostalgie de l’homme, le rêve diffus et douloureux d’une condition humaine jamais connue, jamais vécue. Le refus qui nous est imposé d’avoir accès à l’être est une « catastrophe métaphysique ». Mais ce refus pèse d’un poids immense sur le devenir de l’espèce. [...]

Pourquoi voulons-nous être libres ?

Avons nous le choix d’être libre?

Le temps est-il la limite de l’homme ?

Exister, est-ce agir ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Y a-t-il plus à espérer qu'à craindre de la technique ?

Teresa de Ahumada. Pourquoi est-elle exceptionnelle? Cette femme d’origine juive mais nonne catholique était capable d’extases dignes d’un bouddhiste tibétain ou d’un soufi musulman. Quel était son secret? D’où lui vient cette universalité? Nous arrivons au chapitre final de notre petit guide et à la *troisième possibilité du destin : la Iogique illogique*. Pour le serpent qui se mord la queue la tautologie est vraie, la contradiction fausse. Le dauphin décontracté, change de système : la tautologie est fausse, la contradiction vraie. Dans la Iogique illogique, la tautologie et la contradiction sont vraies toutes les deux. Si l’Occidental est esclave dans le monde et le bouddhiste libre hors du monde, la logique illogique correspond à une situation où l’on peut, finalement, être libre dans le monde…

Teresa est exceptionnelle car elle vivait sa vie, à tour de rôle, dans l’une ou l’autre de ces deux vérités. Lorsqu’elle s’envolait « *là-bas* », c’était la contradiction qui était vraie. Mais de retour ici, dans son couvent, la tautologie reprenait tous ses droits. Elle oscillait, sortant du temps pour y revenir, chargée de son expérience. Cette femme capable de dire « Je meurs de ne pas mourir » - ce qui aurait pu la faire passer pour une allumée - dirigeait avec une parfaite lucidité et une autorité inégalée ses occupations terrestres. Tenant tête aux théologiens, princes, rois et hommes d’affaires, elle *crée* dix-huit nouveaux monastères réformés dans une Espagne dont on imagine à peine l’indigence et les difficultés de vie, sinon de transport. L’argent, loin de là, ne lui fait pas peur, et elle va jusqu’à refuser l’entrée au carmel de jeunes filles dont la dot n’est pas assez substantielle. Teresa a besoin de bons et solides revenus… Elle disait : « *Il faut aventurer la vie…* »

Aventurer la vie : c’est la meilleure définition de la logique illogique. Son universalité est celle de la création. Tout véritable *créateur*, quels que soient l’époque ou son domaine, oscille entre la tautologie et la contradiction : inventer quelque chose de nouveau implique d’abord un oubli de soi, une écoute du monde, ensuite un retour à soi. C’est un parcours qui consiste à rejeter toutes les certitudes : c’est pourquoi la Iogique de la création, pour le sens commun, est illogique. Elle ouvre ce chemin où l’on se *fond* avec les choses pour en revenir chargé de ce que personne n’avait vu auparavant. Elle exige une disponibilité de voyeur. C’est tout à la fois une extraordinaire capacité à respecter les choses tout en les détruisant. Teresa « faisait » le mur du paradis - alors que les flammes des autodafés brûlaient sous ses fenêtres. Mais quand on essaya de la briser, son obéissance et son humilité - le respect contradictoire de l’institution - la sauvèrent.

Paul Dirac, l’un des plus grands physiciens du XXe siècle, disait : « J’aime jouer avec des équations, cherchant de belles relations mathématiques, probablement sans aucune signification physique; parfois il arrive qu’elles en aient une; alors j’ai beaucoup de chance. » Il inventa en 1928 l’une des plus belles équations de toute l’histoire de la physique, elle porte son nom et décrit le mouvement de l’électron, unifiant relativité et mécanique quantique. Uniquement par intuition, en poussant très loin le jeu de l’harmonie du monde, il écrivit une formule que rien ne justifiait. Au retour de son expérience poétique, il confronta sa découverte avec la réalité : ça marchait.

Teresa aussi allait chercher une vérité sans idées préconçues et pensait qu’elle avait beaucoup de chance d’être visitée par le Seigneur, elle ne s’en croyait pas digne.

Si la logique illogique est pour l’Occidental une occasion de chatouiller son « ego », de s’oublier un peu - et de revenir éventuellement en possession de quelque chose de nouveau -, pour le bouddhiste ce sera l’occasion de faire ce qu’il ne fait pas d’habitude : adhérer un instant à la tautologie et se mettre en avant. Lorsque le dalaïlama a posé pour la réclame d’une société d’informatique américaine - « *Think different* » ! -, certains bons esprits furent choqués. Mais en tant que chef d’État en exil d’un petit peuple menacé, il y avait là un magnifique pied de nez à son habituelle modestie… La logique illogique est universelle - c’est le trait d’union entre un dauphin qui finalement se réveille et un serpent qui ne se mord plus la queue…

Voyage d’Alice à travers le miroir, la logique illogique est, parmi d’autres, une réponse à la question : « Comment réinventer le monde? » [...]

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Exister, est-ce agir ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Être libre, est-ce ne rencontrer aucun obstacle ?

L'idée d'une liberté totale a-t-elle un sens ?

Pierre de Roo, Mécaniques du destin, Une approche philosophique des théories de l’avenir, Calmann-lévy, 2001.

Christophe Béguin, *Guerre de beauté*, Impeccables, 2011.

Je n’ai pas de héros, pas de valeurs à reconnaître - il n’y a pas d’identité, il n’y a pas de temps, il y a juste la grande sensualité de la mémoire, et des corps. [...]

Que suis-je par rapport à mon corps ?

Quelle différence peut-on faire entre l’esprit et le corps ?

Pourquoi désirer certains lieux comme une femme ? Pourquoi le possible et l’impossible, pourquoi ces navires ? Pourquoi les nœuds ? Parce qu’il n’y a pas d’énigme mais la conscience de l’énigme. [...]

Est-il absurde de désirer l'impossible ?

Être libre, est-ce ne rencontrer aucun obstacle ?

Démis du moi, je nais, homme du réel. Sans pareil et sans centre. Rien ne bouge, sauf l’éventail. La singularité renverse le sommeil. L’œil connaît la différence. Un volume d’air entre comme une aile dans mon être. La parousie me cingle, j’ai des yeux et des os. [...]

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Que suis-je par rapport à mon corps ?

Lumière franche

Il n’y a plus d’heures : il y a la vie ouverte comme *dépense*.

Où le moi m’est étranger.

Où mon corps a tous les sens, tous.

Où je délie les nœuds visibles et inconscients.

C’est la voie différente des instants légers que j’occupe dans la matière.

Rien n’est plus proche de cela, au fond, qu’une libellule.

Ou que cette pelure de poire sur la table qui, inscrite dans mon cerveau,

Désigne maintenant encore l’incroyable présence de ma chair et de mes os.

Que suis-je par rapport à mon corps ?

L’esprit a-t-il accès aux choses?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Exister, est-ce profiter de l’instant présent ?

Définition

Le temps n’existe pas, c’est une mare.

C’est le Je déployé dans l’espace qui créer sa propre matière mobile qu’on appelle temps.

Par commodité plutôt que par silence.

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Cela a-t-il un sens de vouloir échapper au temps?

Le temps est-il la limite de l’homme ?

Le temps est-il un processus linéaire ?

Proposition 1

Le big-bang, genèse plausible et gêne initiale de la matière ?

Et puis, nous, une petite meute stupide, voilà tout.

Le connaisseur du réel, lui, l’est pour l’instant qui sait tout traverser.

Il délivre ses influences par un soudain, secret, corps rouge.

X

Une virée dans l’évidence

J’avoue que j’existe.

C’est stupéfiant et naturel.

D’être là.

Je me rencontre tous les jours.

Le Temps est une imposture s’il gouverne cela.

Avec discrétion et ténacité, j’explore la pleine saveur du monde.

Je suis « conducteur » au sens électrique du terme.

La joie est une conquête sur l’attente.

Elle est présence à soi dans le jour ouvert du possible.

Il faut oser être tendre, ignorant, sensuel.

La vérité, c’est ce que je suis capable de jouir de ce qui me fait.

C’est cela la connaissance, et une paresse du savoir, une lascivité d’être.

Puisque la ruche factuelle du monde et l’espace tempétueux du mental font le reste.

Suis-je le sujet de mes pensées ?

L’esprit a-t-il accès aux choses?

Exister est-ce profiter de l'instant présent?

Peut-on désirer sans souffrir ?

Christophe Béguin, Guerre de beauté, Impeccables, 2011.

Denis Grozdanovitch, *L’Art difficile de ne presque rien faire* - 2009, Éditions Denoël

Sommes-nous nous plus heureux que nous ne le croyons ? [...]

Je me souviens tout particulièrement que ce repas frugal mais exquis - dont, avec l’expérience, l’avant-goût me venait sur la langue au moment où je voyais ma prise frétiller au bout de ma ligne - se mêlait dans mon esprit à la matière même de l’eau paresseuse et lente qui venait frôler doucement la berge à nos pieds et sur laquelle nos regards demeuraient rivés, tandis que nous dégustions, sous les arbres, ces pique-niques confectionnés par mon père. Déjà, malgré mon âge enfantin, je comprenais que c’était sa façon à lui de m’instiller le goût du vrai luxe, des vrais délices sur cette terre et de me montrer qu’ils pouvaient s’obtenir à partir des éléments les plus simples.

Je me souviens qu’une fois pourtant, lui qui prétendait ne pas aimer les phrases, ne put s’empêcher de parfaire son enseignement d’une déclaration dont le ton un peu solennel ne faisait que masquer son soudain enthousiasme de grand pudique. Il me dit, et cela m’est demeuré gravé dans l’esprit :

- Vois-tu, fiston, nous sommes la plupart du temps bien plus heureux que nous ne le croyons ! [...]

L’esprit a-t-il accès aux choses ?

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Qu'est-ce qu'une journée réussie ?

Est-ce illusoire de chercher á être heureux ?

L’art difficile de ne presque rien faire

« Pose-toi la question, être ministre à la cour,

comment le comparer à être un immortel dans la forêt ?

Un pichet de vin, un fourneau pour l’élixir

le bonheur d’écouter le vent dans les pins

et en pleine journée de s’endormir. »

CHANG LING WEN

L’esprit a-t-il accès aux choses ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Qu'est-ce qu'une journée réussie ?

[...]

Voici un sujet sur lequel je me flatte d’être particulièrement au *fait*. L’homme qui, quand j’étais enfant, m’a plongé dans les eaux du savoir répétait souvent qu’il n’avait jamais vu un garçon capable d’en faire moins en autant de temps ; ça me rappelle ma pauvre grand-mère : elle avait fait remarquer en passant que je n’en ferai sûrement jamais plus que ce qu’on me demandait, se disant même convaincue que je serais tout à fait capable d’en faire moins.

J’ai bien peur d’avoir fait mentir la prophétie de cette vieille dame. Grâce au ciel, j’ai en effet, malgré ma paresse, accompli beaucoup de choses que je n’étais pas obligé de faire.

La paresse a toujours été mon point fort. Je n’en tire aucune gloire, c’est un don. Et c’est un don rare. Certes il y a beaucoup de fainéants et de lambins, mais un authentique paresseux est une exception. Ça n’a rien à voir avec quelqu’un qui se laisse aller les mains dans les poches. Au contraire, ce qui caractérise le mieux un vrai paresseux, c’est qu’il est toujours intensément occupé.

D’abord, il est impossible d’apprécier sa paresse si on n’a pas une masse de travail devant soi. Ce n’est pas drôle de ne rien faire quand on n’a rien à faire ! En revanche, perdre son temps est une véritable occupation, et une des plus fatigantes. La paresse, comme un baiser, pour être agréable, doit être volée 1. [...]

Plus personne, en vérité, ne semblait capable de s’adonner avec pertinence à l’art difficile et subtil de *ne presque rien faire*. Éduqués comme nous l’avions été - dans le respect sacré du volontarisme et dans la foi indéfectible en les vertus de l’effort pénible -, nous nous surprenions sans cesse et de façon impénitente à en faire beaucoup trop. Avec cette quantité surnuméraire, nous ne cessions d’écraser et de détruire la qualité de nos plus précieuses entreprises ; nous manquions sans cesse nos objectifs en voulant trop bien faire ; dans l’élan de notre impétuosité, nous pulvérisions au passage les buts que nous nous étions fixés, sans même nous en apercevoir. Nous ne savions plus doser ni équilibrer nos gestes avec la précision et la sobriété requises par le cours des choses 2. Pour finir, nous devenions inéluctablement stériles par crainte obsessionnelle de ne pas être assez productifs.

Le maître zen, lorsqu’il lui révélait que non seulement la force musculaire ne comptait pour rien dans l’acte de bander l’arc (il fallait y adapter son souffle), mais encore que pour atteindre le centre de la cible il ne fallait pas *expressément viser*, se voyait confronté à cette anxieuse interrogation de son élève occidental : « Comment puis-je intentionnellement ne pas vouloir ?» Ce à quoi le maître rétorquait - dans le plus pur style zen de détournement des faux problèmes - qu’il se trouvait désolé de ne pouvoir satisfaire à cette question, vu qu’on ne la lui avait jamais posée auparavant 3. [...]

… opposer à l’ethos activiste de l'autoaffirmation le modèle d’un individu autosuffisant, capable de réduire ses exigences à un strict minimum « naturel », de ne rien souhaiter d’autre que ce dont il dispose déjà, de s’imposer une discipline suffisamment radicale pour éviter tous les pièges du désir non satisfait et suffisamment spontanée pour n’engendrer aucune frustration, d’entretenir une relation non violente, dépourvue de toute espèce d’agressivité avec la réalité, de remplacer la frénésie de l’intervention active par la disponibilité et le courage de laisser faire 4... [...]

Sur toute chose la neige a posé une nappe de silence

on n’entend que ce qui se passe à l’intérieur de la maison.

Je m’enveloppe dans une couverture et je ne pense même pas à penser

j’éprouve une jouissance animale et vaguement je pense,

et je m’endors sans moins d’utilité que toutes les actions du monde. 5

Notes: 1 Jerome K. Jerome, *Pensées paresseuses d’un paresseux*, traduit de l’anglais par Emmanuel Pierrat et Claude Pinganaud, Paris, Arléa, p. 51-52. [...] 2 Cette dimension si chère aux anciens maîtres tch’an. 3 Eugen Herrigel, *Le Zen dans l’art chevaleresque du tir à l’arc*, Paris, Dervy, 1970. 4 Cité par Jacques Bouveresse dans *Rationalité et cynisme*, Paris, Éditions de Minuit, 1984. 5 Poéme de Fernando Pessoa

Prendre son temps est-ce le perdre ?

Le temps libre est-il le temps de ma liberté ?

Exister, est-ce agir ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

2020 [...]

Tout cela pour en arriver à dire mon pessimisme sur la question environnementale.

La question fondamentale, à ce que je crois d’ailleurs sentir autour de moi - dans l’atmosphère française ambiante, disons -, est que personne ne veut être importuné avec ce type de constat qui tend à remettre en question la belle image d’Épinal du prétendu progrès que nos instituteurs et nos professeurs nous ont peinte à loisir durant notre scolarité. Personne n’a envie d’admettre qu’on nous a tout simplement floués et qu’on nous a fait prendre des vessies pour des lanternes. Personne n’est jamais venu, au cours de nos études, nous parler de la très élémentaire loi des compensations, qui paraît pourtant à l’œuvre aussi bien dans le monde matériel que dans le monde spirituel, laquelle peut s’énoncer sous cette simple forme : ce qu’on gagne d’un côté, on le perd de l’autre ; nos techno-scientifiques s’étant toujours rués sur les avantages avec un enthousiasme enfantin sans jamais, au grand jamais, inclure une quelconque évaluation des inconvénients éventuels simultanés. Ce qui a permis au grand psychanalyste Havelock Ellis de déclarer de façon désabusée : « Ce que nous appelons progrès n’est que le remplacement d’un inconvénient par un autre. » [...]

Mais ici, le dernier mot revient au philosophe Jules de Gaultier :

L’esprit scientifique, par les applications pratiques qu’il détermine, donne une place telle dans la vie sociale à l’activité technique, industrielle et commerciale, ainsi qu’à toutes les formes du souci utilitaire que, sous l’apparence d’augmenter le bien-être, il menace de tarir les sources de la joie.

Y a-t-il plus à espérer qu'à craindre de la technique ?

En général quand une chose devient utile cesse-t-elle d’être belle ?

Quel est la relation entre la beauté et la bonté ?

À l’écoute de la sagesse radiophonique… [...]

Autrement dit, la seule prophylaxie éventuelle et possible sur cette étrange planète - définitivement baroque et irraisonnable - ne demeurerait-elle pas que les nantis considèrent comme un devoir moral de tenter d'alléger le sort des malchanceux et d'organiser tant que faire se peut la vie économique dans le sens d'une répartition à peu près décente pour ces derniers ? Ce qui, soit dit en passant, fut l'éthique des classes aristocratiques d'antan, avant qu'elles ne se dévoient et ne se corrompent en se civilisant à l'excès. En ce sens, Jean-Jacques Rousseau n'a fait que dénoncer à son époque cet état de fait, sans doute largement provoqué par l'institution de la cour versaillaise mise en place par le vaniteux et mégalomaniaque Louis XIV, que d'aucuns considèrent comme le véritable responsable de la dégradation de la société française d'ancien régime.

Reste à savoir maintenant s’il est possible de supprimer l’antagonisme de la richesse et de la pauvreté. Car si les récits ethnologiques font état de nombreuses sociétés où cet antagonisme n’existait pas, il semble que les grandes civilisations dominatrices telles que la nôtre aient toutes été inféodées à ce fatal couple mécanique et qu’il constitue donc une sorte de loi organique inhérente au développement. Les recherches anthropologiques devraient donc, à mon sens, s’orienter plus précisément vers l’étude de la mythologie psychique des peuples vue sous cet angle.

Une civilisation réussie - si l’on veut bien adhérer à cette vision - ne serait-elle pas alors fondée du point de vue social sur un monde où les riches, n’écrasant et ne méprisant pas trop les pauvres, demeureraient assez vigilants pour les empêcher de basculer dans la misère et dans l’humiliation, et où les pauvres parviendraient à survivre en se contentant du peu qu’ils ont ? Un *peu* qui, à bien l’examiner, est souvent amplement compensé par une joie existentielle robuste et tangible interdite aux riches, se délitant, eux, la plupart du temps, dans un luxe névrotique abrutissant 1. [...]

Notes:

1 « Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les grands avec le peuple, ce dernier me paraît content du nécessaire, et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne saurait faire aucun mal ; un grand ne veut faire aucun bien et est capable de grands maux. L’un ne se forme et ne s’exerce que dans les choses qui sont utiles ; l’autre y joint les pernicieuses. Là se montrent ingénument la grossièreté et la franchise ; ici se cache une sève maligne et corrompue sous l’écorce de la politesse. Le peuple n’a guère d’esprit, et les grands n’ont point d’âme : celui-là a un bon fond et n’a point de dehors ; ceux-ci n’ont que des dehors et une simple superficie. Faut-il opter ? je ne balance pas, je veux être peuple. » La Bruyère, *Les Caractères*.

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

« J’adore la théorie parce qu’elle m’évite de passer à la pratique. » [...]

Viennent alors de la part des commentateurs toutes les justifications allouées au génie : c’est par amour, entraîné par les complications inhérentes à ses amours à savoir le peuple, les femmes et la littérature qu’Aragon en est venu à se dédoubler constamment, ne sachant comment concilier tous les pôles de son existence, etc. À aucun moment il n’est fait la moindre allusion à la vanité, à l’ambition, à la soif de reconnaissance éventuelle du « Grand personnage ».

Comme le déclare le soir même au téléphone une amie à qui je relate l’émission, laquelle a été longtemps mariée à un personnage du même acabit : « Bien sûr, ils n’en parlent pas parce qu’eux-mêmes sont menés par le même inconscient. L’ambition est leur point aveugle. » [...]

X

Le froid augmente avec la clarté

Pour continuer mon combat d’arrière-garde désenchanté et utopique quant à l’état du monde actuel, j’ai eu envie ce matin de faire appel à des alliés et de vous livrer le discours que Thomas Bernhard prononça en 1965 à la remise en public d’une des plus hautes récompenses littéraires allemandes, discours qu’il avait intitulé « Le froid augmente avec la clarté ». [...]

Honorable assistance,

Je ne peux me satisfaire de votre conte des musiciens de Brème ; je ne veux rien raconter ; je ne veux pas chanter ; je ne veux pas prêcher, mais c’est vrai : les contes ne sont plus de saison, ni les contes sur les villes ni sur les Etats ni tous les contes scientifiques ; même les philosophiques ; il n’y a plus de mondes des esprits, l’univers lui-même n’est plus un conte ; l’Europe, la plus belle est morte ; voilà la vérité et la réalité. La réalité, comme la vérité, n’est pas un conte, et la vérité n’a jamais été un conte.

Il y a cinquante ans encore l’Europe était un vrai conte de fèes. Beaucoup aujourd’hui vivent dans ce monde de conte de fées, mais ceux-là vivent dans un monde mort et il s’agit d’ailleurs de morts. Celui qui n’est pas mort vit, *et pas dans les contes ; celui-là n’est pas un conte.*

Moi-même, je ne suis pas un conte, je ne sors pas d’un conte de fées, j’ai dû vivre dans une longue guerre et j’ai vu mourir des centaines de milliers de gens et d’autres continuer de vivre en passant sur leurs cadavres ; tout a continué, dans la réalité ; tout a continué ; tout a changé en vérité ; en ces cinq décennies où tout s’est révolté et où tout s’est transformé en *la* réalité et *la* vérité, je sens que j’ai toujours plus froid tandis qu’un vieux monde s’est transformé en nouveau monde, une vieille nature en une nouvelle nature.

Vivre sans contes de fées est plus difficile, c’est pourquoi il est si difficile de vivre au XXe siècle ; d’avancer ; vers *où* ? Je suis, je le sais, sorti d’aucun conte de fées et je n’entrerai dans aucun conte de fées, voilà déjà un progrès et voilà une différence entre hier et aujourd’hui.

Nous sommes sur le territoire le plus effroyable de l’histoire tout entière. Nous sommes terrifiés, et terrifiés *en tant que matériau à ce point monstrueux de l’homme nouveau* et de la connaissance nouvelle de la nature, du renouvellement de la nature ; tous ensemble nous n’avons rien été d’autre pendant ce demi-siècle qu’une grande douleur ; cette douleur aujourd’hui c’est *nous* ; cette douleur est maintenant notre état d’esprit.

Nous avons de tout nouveaux systèmes, nous avons une toute nouvelle vision du monde, effectivement la plus remarquable vision du monde qui entoure le monde, et nous avons une morale toute nouvelle et nous avons des arts et des sciences tout nouveaux. Nous avons le vertige et nous avons froid. Nous avons cru que nous allions, puisque nous sommes finalement des hommes, perdre l’équilibre, mais nous n’avons pas perdu l’équilibre ; et nous avons tout fait aussi pour ne pas mourir de froid.

Tout a changé parce que *nous* l’avons changé, la géographie extérieure a tout autant changé que l’intérieure.

Nous plaçons maintenant très haut nos exigences, nous ne saurions placer nos exigences assez haut ; aucune époque n’a placé ses exigences aussi haut que la nôtre ; nous existons dans Ia folie des grandeurs ; mais comme nous savons que nous ne *pouvons* ni tomber ni mourir de froid, nous n’hésitons pas à faire ce que nous faisons.

La vie n’est plus que science, science tirée des sciences. Nous voilà soudain dissous dans la nature. Nous sommes des familiers des éléments. *Nous* avons mis la réalité à l’épreuve. La réalité nous a mis à l’épreuve. Nous connaissons maintenant les lois de la nature, les Hautes Lois infinies de la Nature, pouvons les étudier dans la réalité et en vérité. Nous ne sommes plus réduits à des suppositions. Nous ne voyons, quand nous regardons dans la nature, plus de fantômes. Nous avons écrit le chapitre le plus audacieux de l’histoire du monde ; et cela chacun de nous pour soi dans la terreur et la peur mortelles et aucun selon sa volonté, ni selon son goût, mais selon la loi de la nature, et nous avons écrit ce chapitre derrière le dos de nos aveugles de pères et de nos idiots de professeurs ; derrière notre propre dos ; après tant de chapitres infiniment longs et fades, le plus court, le plus important.

Nous sommes terrifiés par la clarté qui constitue soudain notre monde, notre monde scientifique : nous gelons dans cette clarté ; mais nous avons voulu ce froid nous l’avons suscité, nous ne devons donc pas nous plaindre du froid qui règne maintenant.

Le froid augmente avec la clarté. Désormais régneront cette clarté et ce froid. La science de la nature sera pour nous une clarté plus haute et un froid bien plus hostile que nous ne pouvons l’imaginer.

Tout sera clair, d’une clarté toujours plus haute et toujours plus profonde, et tout sera froid, d’un froid toujours plus effrayant. Nous aurons à l’avenir l’impression d’un jour toujours plus clair et toujours froid.

Je vous remercie de votre attention. Je vous remercie de l’honneur que vous m’avez fait aujourd’hui.

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?

Commentez cette pensée de Nietzsche: « Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou. » ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

Le jeu de l’oie du professeur Lorenz [...]

[...] le phénomène de l’empreinte (décrit pour la première fois par Lorenz), illustrerait la part de l’inné et de l’acquis dans le comportement animal. À un stade précis de sa vie, le jeune animal s’identifierait nécessairement à un autre être vivant, quel qu’il soit, et aurait alors tendance à le suivre constamment. La Nature (l’inné) lui commanderait de suivre et la Culture (l’acquis) lui fournirait l’identité de l’être à suivre. Bref, en ce qui concerne les oies élevées dans son parc, ainsi que pour un certain nombre de ses lecteurs — privés de père spirituel en une époque de désacralisation galopante -, cette occasion inespérée se présenta en la personne de Konrad Lorenz lui-même.

Quoi qu’il en soit, l’une des choses qui est, je crois, la pIus frappante dans son livre majeur, L’*Agression*, est la description des fonctions rituelles chez les animaux.

Selon lui, une colonie d’animaux dont le gîte se situe en un lieu précis et qui a pris l’habitude de rejoindre un point d’eau vital en empruntant un certain trajet - parfois très long et sinueux alors que cette source se trouve presque contiguë à leur gîte - ne modifiera pourtant ce trajet ritualisé qu’au cas où l’un des représentants du groupe, glissant accidentellement le long d’une traînée boueuse, par exemple, et réalisant la proximité du lieu, ouvre pour la communauté ce chemin plus direct. Cependant, la colonie, contrariée dans son rituel, connaît alors une sorte de malaise existentiel et il n’est pas rare qu’après l’avoir adoptée pour un temps, elle abandonne cette commodité pour retourner à ses anciennes habitudes. [...]

Quelle est la part de l’inné et de l’acquis dans le caractère ?

Avons nous le choix d’être libre ?

Le fascinant fantôme de la liberté [...]

Comme nous connaissons mal nos pensées !... Oui nous connaissons nos actions réflexes - mais nos réflexions réflexes ! L’homme, parbleu, s’enorgueillit d’être conscient ! Nous nous vantons d’être différents des vents et des vagues, et des pierres qui tombent, et des plantes qui croissent sans savoir comment, des bêtes errantes qui vont et viennent, suivant leur proie sans l’aide, il nous plaît à dire, de la raison. Nous autres nous savons si bien ce que nous faisons et pourquoi nous le faisons ? J’imagine qu’il y a quelque chose de vrai dans l’opinion qui commence à se répandre aujourd’hui, selon laquelle ce sont nos pensées les moins conscientes et nos moins conscientes actions qui contribuent surtout à façonner notre vie et la vie de ceux qui sortent de nous.

Samuel Butler, *Ainsi va toute chair* [...]

Avons nous le choix d’être libre ?

L’idée d’inconscient exclut-elle celle de liberté ?

Admettre l'existence de l'inconscient est-ce rendre vain tout effort de lucidité à l'égard de soi même ?

Plus tard c’est définitivement maintenant !

Si l’on devait me demander quel a toujours été mon but secret dans l’existence, que pourrais-je répondre sinon que c’est celui de provoquer, au moins une fois par jour un état de *furtive éternité* ?

En effet, s’il est une chose dont je crois pouvoir m’enorgueillir (au regard d’une improbable et vaine postérité), c’est bien celle-ci : savoir, au détour d’une vague pensée, d’un spectacle anodin, d’une embellie soudaine de l’atmosphère et des oiseaux surexcités se pourchassent alors en criaillant hystériquement entre les toits tandis que de bedonnants nuages s’alanguissent dans la savane du ciel d’après-midi…, oui, je me targue, disais-je, de savoir parfaitement faire ceci : m’installer au cœur d’une minime extase fortuite, puis la gonfler comme une bulle de savon enfantine pour la laisser flotter quelques profondes minutes, dans les cas très favorables quelques heures, suspendues au-dessus du va-et-vient des récurrentes urgences (tout en prenant soin, bien entendu, de rester suffisamment discret, car le grand comptable sourcilleux et creveur de bulles, de là où il est, nous surveille et ne badine pas avec ce qu’il estime être le superflu). Bref, savoir maintenir ces instants d’équilibre sur la fine pointe éphémère du présent, c’est là, oui, je le confesse, mon seul intime et ultime art de vivre !

Souffrez donc, chers lecteurs, que je vous livre, afin de nous distraire quelques instants de notre pathétique frénésie d’informations et de fausses nouveautés, et surtout, comme le disait si joliment une commentatrice d’il y a quelques jours, « pour rendre un peu de leur rondeur à nos jours », souffrez donc, gentils amis inconnus, que je vous livre quelques exemples tirés de mon nébuleux livre d’images intimes :

Descendre une pente en vélo le long des prairies fleuries d’été et goûter le petit vent frais de la vitesse qui se coulisse dans ma chemise ; nager en suspens au-dessus des gouffres verdâtres d’un lac en admirant la pérennité irréelle des montagnes au-dessus de ma tête ; me glisser dans le courant d’une rivière au moment même où un martin-pêcheur, en rasant la surface, m’évite de justesse ; m’attarder dans une crique bretonne tandis que le vent s’acharne en vain sur les rochers imperturbables et me sentir béni par les embruns ; être assis sur une chaise de paille dans une vieille église et percevoir mon âme qui s’*angélise* à l’écoute de la voix du ténor dans l’aria du *Stabat Mater* de Haydn (et si je lève les yeux, les « grotesques » sculptés des voûtes romanes me font des grimaces pour tenter de me ramener au trivial de la vie réelle) ; rencontrer un chat solitaire dans une ruelle du petit matin à Florence, près du jardin Boboli, et comprendre parfaitement - sans toutefois pouvoir l’exprimer - le sens de cette discrète et quasi onirique apparition : lui, l’animal mythique de mon imaginaire, et moi, le héros mythique de ma propre dérisoire saga personnelle, ne sommes que des fantômes passagers, pathétiquement interchangeables, de la grande péripétie qui nous entraîne fatalement tous deux vers l’indifférencié ! Observer le minuscule personnage *en bas à droite* dans le tableau d’Hobbema, lui-même en train d’observer des enfants qui jouent dans une clairière près d’Haarlem, au XVIIe siècle… et… avoir l’impression, par cette journée de pluie assaillant avec fureur les vitres du musée de Bruxelles - où je me tiens devant l’œuvre accrochée au mur -, que je viens insensiblement d’intégrer une chaîne immémoriale de splendides et furtifs flâneurs (un tantinet espions) qui se donnent la main à travers le temps et anticipent déjà, avec un frisson de plaisir, le regard posé sur eux du futur contemplateur ; découper le matin une reproduction dans un magazine, puis la coller au mur près de la fenêtre, au-dessus de la plante verte, et me féliciter d’avoir ainsi réussi à rehausser la teneur de ma journée à venir ; considérer longuement au crépuscule les jeunes gens fougueux et un peu désordonnés (pour le professionnel que je suis) se disputant le ballon à quelques pas du fleuve impassible ; faire flancher quelques secondes le regard d’une femme (qui n’aura jamais le temps ni le goût de m’aimer en cette vie) dans la lumière tamisée d’un bar vers minuit au milieu des fumées, des rires, et rêver à ce qu’auraient pu être nos amours en d’autres circonstances… ; retrouver dans un vieux carnet et méditer un long moment à son propos, le poème d’Hofmannsthal intitulé *Inscription pour une pendule* :

L’instant vient. Il s’enfuit. Les heures s’en vont, glissent,

Révolues, en un souffle, et muées en soupirs ;

Mais chacune, en partant, immerge en ton esprit,

Afin qu’il y demeure,

un éternel présent !

Demeurer enfin quelques longues minutes le matin, derrière la fenêtre de mon bureau (les hirondelles virevoltent dans le ciel gris-bleu) et, à cet instant de relâchement quelque peu oblivieux - juste avant la grande plongée dans l’activisme du monde diurne - comprendre en un éclair, tout de suite résorbé, que :

plus tard c’est définitivement maintenant !...

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

L’art de se laisser ballotter par les circonstances ou le courage de laisser faire [...]

En réalité, tout est dit dans le style lui-même de l’intervention ou de la non-intervention, quelles qu’elles soient. C’est, d’une part, la tournure de la phrase, le type de mots utilisé et d’autre part le tracé du geste ou le mode du silence qui, pour celui qui sait écouter, indique par empathie la conduite recommandée. Un ermite tch’an avait coutume de dire qu’en refusant d’enseigner à certains il leur enseignait quand même quelque chose d’essentiel. Le philosophe Emerson, pour sa part, répondit à des contemporains goguenards qui l’interrogeaient sur ce que les livres de philosophie avaient bien pu lui enseigner : « Ils m’ont avant tout appris à me taire en présence de gens de votre sorte. » [...]

Est-il nécessaire de parler pour être compris ?

Paris-province : profond malaise résiduel du jacobinisme ? [...]

Voici quelques années, une troublante expérience a été menée par des chercheurs américains des sciences cognitives : avec toutes les précautions requises et avec l’aide de cascadeurs, un faux accident d’automobiles avait été organisé à un certain carrefour où se trouvaient plusieurs terrasses de café remplies d’éventuels spectateurs. Ceux parmi les spectateurs qui avaient ensuite accepté de témoigner au sujet des faits auxquels ils avaient assisté (ou cru assister), avaient dû consentir à le faire deux fois consécutives : une première fois en état normal et une seconde en état d’hypnose. Le résultat, fort intéressant, fut le suivant : la plupart des descriptions en état normal différaient du tout au tout, alors qu’en revanche, sous hypnose, il s’avérait que pratiquement tout le monde avait vu la même chose. Je laisse donc ici aux lecteurs le soin d’interpréter (dans leur état normal ou en état second, au choix) le sens de ces étranges résultats tout en continuant sur le thème de ce que j’appellerais le danger des associations affectivo-verbales.

J’ai cru remarquer, en effet, qu’avec la plupart des gens (même diplômés d’études supérieures) il suffisait, dans une conversation, de lâcher une expression ou un mot clé appartenant à l’arsenal de leur détestation pour qu’une mouche les pique, qu’ils voient rouge et ne soient absolument plus capables d’entendre le reste de votre discours, ni même de raisonner le moins du monde : ils montent sur leurs grands chevaux et commencent à invectiver. J’ai cru remarquer aussi que beaucoup de bagarres, dans les bars, se déclenchaient sur ce mode de la mauvaise foi inconsciente. [...]

L’idée d’inconscient exclut-elle celle de liberté ?

Admettre l'existence de l'inconscient est-ce rendre vain tout effort de lucidité à l'égard de soi même ?

Peut-on percevoir sans juger ?

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Le langage trahit-il la pensée ?

Faire usage du langage est-ce renoncer à la violence ?

Mais pour en terminer avec cette tentative de mise au point, j’aimerais finir sur une note un peu moins pessimiste et livrer ma pensée utopique dans toute sa naïveté en déclarant que je ne vois d’espoir possible pour le monde actuel que dans une décroissance économique bien gérée et dans un enseignement moins académique, plus fondé sur l’étude et le renforcement du sens commun (dont les cultures populaires et locales participaient pleinement - avec une certaine sagesse pour tout dire - avant d’être éliminées par les prétendument savantes et plus universelles). Stratégie qui demanderait, en fait, un certain doigté, un brin de discernement et, certes, d’humour par rapport à soi-même, bref d’auto-ironie, dont les gouvernants actuels paraissent tragiquement dépourvus.

*Nos conceptions fondamentales sur les choses sont des découvertes faites par certains de nos ancêtres à des époques extrêmement éloignées de la nôtre, et qui ont réussi à se maintenir à travers l’expérience depuis les siècles postérieurs ; elles forment un stade de l’équilibre réalisé dans le développement de l’esprit humain, le stade du sens commun. D’autres stades sont venus se greffer sur celui-là mais sans jamais réussir à le déloger.*

*William James, Le Pragmatisme*

Le philosophe William James (frère aîné d’Henry) écrivait cela au début du siècle dernier et cette constatation pouvait alors avoir quelque chose de rassurant. Je crois, hélas, que nous sommes en passe, si nous ne réagissons pas (en créant, peut-être, comme pour les espèces menacées, une association de sauvegarde ?), de voir cette vieille sagesse populaire être entièrement délogée par celle de l’apprenti sorcier technocratique - à mon sens inconsciemment mais inéluctablement suicidaire.

La culture est-elle libératrice ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

Une connaissance scientifique du vivant est-elle possible ?

Y a-t-il plus à espérer qu'à craindre de la technique ?

Le développement technique transforme-t-il les hommes ?

La sieste méridienne

Le moment préféré de mes journées d’été demeure celui oil, après le repas de midi, je m’achemine tranquillement jusque vers notre ponton au bord de la rivière, sous le grand marronnier où j’ai installé mon hamac. Je m’y installe alors confortablement, un gros livre de philosophie (de préférence bien abstrus) à la main, et la lecture distraite d’une dizaine de lignes suffit amplement, en général, à me faire glisser dans ce que j’appellerais un sommeil de surface - très différent en cela de la profonde et souvent angoissante plongée nocturne - au cours duquel ma conscience, engourdie par une sorte d’agréable hypnose, continue d’enregistrer avec une sourde volupté le bruissement de la brise dans les feuillages, les dialogues entrecroisés et compliqués des oiseaux, le doux ronronnement du nid de guêpes dans l’aulne voisin et même le subtil friselis du courant le long des berges.

Je goûte alors - plaisir de la vraie vacance - au luxe suprême du demi-sommeil et de la demi-conscience qui sont les meilleures voies pour rejoindre ce fameux « cours des choses » si cher aux taoïstes de l’ancienne Chine, lesquels aimaient précisément à répéter que pour bien vivre il valait mieux *ne vivre qu’à demi*. [...]

Exister, est-ce agir ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Rêverie autour d’un canapé rouge [...]

Au sommet une chaumière

ascension en ligne droite, trente li

je frappe à la porte, personne pour ouvrir

je regarde à l’intérieur, rien qu’une table

il a dû sortir dans sa charrette en branches,

ou bien partir pêcher dans l’eau d’automne

nous nous sommes croisés sans nous voir

vain enthousiasme, je contemple alentour

couleur de l’herbe, sous la dernière pluie

bruit des pins, ce soir près de la fenêtre

à ces merveilles je m’accorde,

elles me lavent le cœur et les oreilles

pourtant, sans plaisir de l’hôte et du maître

je comprends alors la pure loi

joie épuisée, je redescends la montagne

pourquoi t’attendre ?

Ch’iu Wei (694-789)

Le bonheur est-il affaire privée ?

[...]

La destination finale de l’Art ! [...]

Tout en buvant un excellent « goût-russe », nous abordons sempiternellement, bien entendu, la question cruciale de la « Destination Finale de l’Art et de la Création », et - tels les deux amis chinois de la fable tch’an écroulés de rire parce qu’ils viennent de se rencontrer tout à fait par hasard sur le chemin de la montagne en automne - nous sommes souvent saisis de fous rires inextinguibles.

Cependant l’autre jour, la réponse a paru s’imposer d’elle-même. Une vieille paysanne bretonne qui passe souvent sur le chemin juste devant l’atelier s’arrêta pour nous parler de tout et de rien — ce en quoi, avec son bon sens infaillible, elle avait repéré les experts que nous nous flattons d’être depuis toujours. Or à cet instant précis, un puissant soleil illuminait les toiles à l’intérieur de l’atelier. Elle ne pouvait donc manquer de les apercevoir et, les désignant, nous demanda :

- C’est pour quoi faire ?

B. lui répondit sans hésiter :

- C’est pour faire joli !

Ah ! Tiens donc ! dit-elle. Bon, au revoir messieurs, amusez-vous bien !

Depuis ce jour, assez récent en fait, nous avons décidé que la vieille Bretonne avait raison et qu’il nous fallait continuer de *bien nous amuser* — comme auparavant mais sans nous poser davantage de questions -, moi à remplir mes carnets de détails tragi-comiques et B. à composer minutieusement ses gammes chromatiques de plus en plus précises et raffinées.

Dernièrement, en pénétrant de nouveau dans l’atelier, j’ai eu un choc et j’ai pensé qu’en ce qui le concernait le jeu en valait vraiment la chandelle !

Une oeuvre d'art a-t-elle toujours un sens ?

Peut-on aimer une oeuvre d'art sans la comprendre ?

La fêlure [...]

Cependant, la voix de Jean Follain vint, dans ma mémoire, répercuter l’écho du vers d’Auden :

*La moindre fêlure*

*d’une vitre ou d’un bol*

*peut ramener la félicité d’un grand souvenir…*

Merveilleuse concordance poétique qui laissait peut-être à penser que, loin des sinistres désastres économiques et météorologiques dont on ne cessait de nous menacer, certaines réalités poétiques étaient douées, elles aussi, d’une valeur objective, certes non quantifiable mathématiquement, mais tout aussi exacte et précise sur le plan spirituel. Il me semblait surtout évident que les esprits méditatifs avaient perpétuellement guetté cette fêlure qui vient parfois à point nommé lézarder la surface trop lisse, trop unie, de notre perception habituelle du monde, pour l’agrandir ensuite en une brèche par laquelle s’infiltrait l’eau lourde du passé, charriant les insondables mystères au-dessus desquels flottaient insoucieusement nos existences.

Et s’il nous fallait bien, sous peine d’entropie névrotique, continuer malgré tout, au-dessus de ce flux, à batifoller 1 sur le pont du monde, il n’en demeurait pas moins que cette craquelure, lorsqu’elle apparaissait, constituait une aubaine, car les heures et les minutes heureuses ne pouvaient établir un semblant de pérennité au sein du présent qu’en se projetant dans l’avenir *à la force du passé*; autrement dit, il était assez probable que nos existences ne se régénéraient et ne se propulsaient vers l’indispensable mirage du futur qu’en s’appuyant sur les modèles archétypiques qui avaient structuré nos consciences au long du temps. Vouloir l’ignorer à tout prix - ainsi que nous n’avions que trop tendance à le faire dans l’ivresse puérile de la modernité - ne pouvait mener qu’au désastre car, ainsi que n’ont cessé de l’induire, avec insistance mais à trop faible voix, les âmes encore capables de ressentir la valeur de certaines instances traditionnelles : *un monde qui fait fi de son passé est un monde qui n’a pas d’avenir 2*.

Notes:

1 L’étymologie de batifoler est : folâtrer sur les remparts (sur les infrastructures des bâtiments militaires dans les villes de garnison). 2 Je dois ici citer W.G. Sebald qui, dans son magistral roman intitulé Austerlitz, évoquant l’architecture moderniste de la nouvelle bibliothèque François-Mitterrand à Paris, déclare, par l’intermédiaire de son narrateur : « Les nouveaux bâtiments de la Bibliothèque, qui, tant par leur implantation que par leur réglementation interne à la limite de l’absurde, s’attachent à exclure le lecteur en faisant de lui un ennemi potentiel, étaient ainsi, pensait Lemoine, dit Austerlitz, la manifestation presque officielle du besoin de plus en plus affirmé d’en finir avec tout ce qui entretient un lien vivant avec le passé. » Trad. Patrick Charbonneau, Aaes Sud, 2002, p. 336.

As-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

Ne peut-on être heureux qu’au passé ?

Cela a-t-il un sens de vouloir échapper au temps ?

Connaissons-nous mieux le présent que le passé ?

Le temps est-il un processus linéaire ?

Un mal de chien [...]

Pour séjourner une partie de l’année à la campagne, je connais nombre de très véhéments militants des « droits de l’homme » qui vivent à deux pas de gigantesques élevages en batterie et ne s’en émeuvent pas plus que ça. Il me semble pourtant, et c’est le grand mérite de ce livre de nous le rappeler de façon poignante, que l’insensibilité à la souffrance des êtres infériorisés - fussent-ils en apparence moins *consciencieusement* développés que nous nous flattons de l’être - est le symptôme d’une tyrannie totalitaire savamment occultée.

Respecter tout être vivant, est-ce un devoir moral ?

La bourse ou la vie ! [...]

«… ces chiffres sont les nuées idéologiques de nos systèmes à la mode, l’art de les présenter annonce la détermination de ceux qui les emploient à nous donner le change. La statistique a la valeur d’une mystique et la plupart de ses fidèles la reçoivent à la manière du latin d’église, ils tomberaient même à genoux, les bras croisés sur la poitrine et les yeux clos, le changement de mode seul les en empêche et ce n’est pas l’envie qui leur en manque. J’avoue ne point y croire, les chiffres ne me persuadent guère, encore une fois, et c’est au tout ensemble que je fais allusion, à ce mouvement qui nous emporte et qui n’a d’issue qu’en soi-même, comme pour mieux nous égarer au plus fort de son ivresse. Sommes-nous ivres ? Je le crois et le plus rare est que nous présumons d’une rigueur mathématique, très étrangère à l’esprit général qui nous anime, en somme nous ne nous concevons point, l’homme est devenu l’esclave de ses contenus mentaux. Et le moyen de nous défendre de ces contenus mentaux, lorsque l’incohérence nous gouverne ? À quels aplombs nous référer ? Quels repères ? À quel système de poids et mesures ? Tout flotte désormais et nous nous remuons au sein du flottement, dont nous nous accommodons au jour le jour, le flottement perpétuel est devenu notre alibi suprême et l’aboutissement de mille efforts auxquels la raison avait pourtant présidé. » Albert Caraco, *Essai sur les limites de l’esprit humain*, Lausanne, L’Âge d’homme, 1982. [...]

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Une connaissance scientifique du vivant est-elle possible ?

Ce qui est vrai en théorie peut-il être faux en pratique ?

Pour qui donc, en bref, ce qu’il était anciennement convenu d’appeler la nature avait-il encore la moindre importance ? Les écologistes eux-mêmes admettaient œuvrer en faveur d’une *anthroposphère* et tout le monde paraissait donc parfaitement d’accord pour s’enfoncer au sein d’un monde presque entièrement virtuel où s’émouvoir d’un paysage ne signifierait plus que le contempler par l’intermédiaire d’un écran vidéo et dûment filmé par les opérateurs patentés ou encore stylisés par l’un des innombrables exécutants de l’industrie des dessins animés - sous la forme, donc, d’un immense Disneyworld bien rassurant où les aspérités un peu dérangeantes du monde réel seraient gommées, arrondies, où les aninaux seraient bien sagement anthropomorphisés selon nos vues moralisantes, où le soleil, la pluie, les insectes, les plantes, les rivières et les forêts ne seraient plus évoqués qu’en tant qu’épreuves à franchir dans des parcours de jeux télévisés et dans ce qu’on nomme les « sports de l’extrême » dans les émissions de téléréalité.

Voilà où nous en étions parvenus après vingt siècles de combat ecclésiastique (ainsi que nous l’expliquait si bien le philosophe Robert Harrison dans son livre intitulé *Forêts. Essai sur l’imaginaire occidental*) contre le monde naturel censé représenter pour la chrétienté le siège des forces du Mal, et ladite science expérimentale n’avait fait que lui emboiter le pas vers un prétendu progrès qui devait passer par la prééminence absolue de la créature humaine sur toutes les autres espèces, animales ou végétales, de cette planète 1.

1 « Chaque science continue de porter, avec tout son bagage de principes, de théorèmes et de méthode, l’essence d’une religion. » Oswald Spengler, quelque part dans *Le Déclin de l’Occident* (je cite de mémoire). [...]

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

La science relève-t-elle du seul désir de vérité ?

Y a-t-il plus à espérer qu'à craindre de la technique ?

Respecter la nature, est-ce renoncer à la transformer ?

Le développement technique transforme-t-il les hommes ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

L’économie elle-même, au sens ancien du terme, sur laquelle était censée se fonder notre existence matérielle se retrouvait inféodée et totalement dépendante d’une sorte de double virtuel presque imaginaire, à base d’équations mathématiques et de courbes graphiques, désigné comme « la réalité économique », la dette, le PIB ou que sais-je encore. Or pendant ce temps-là, derrière les vitres teintées de notre aveuglement volontaire, la planète se réchauffait à une vitesse imprévue, les pesticides polluaient irrémédiablement la terre, les rivières et les forêts puis s’écoulaient dans nos veines, surchargeant les hôpitaux de cancers divers et variés, et la plupart des espèces animales sauvages étaient en voie de disparition… y compris ces pauvres abeilles dont on avait tout lieu de penser qu’elles nous étaient indispensables. Mais bien entendu, il fallait absolument continuer de maintenir le taux de croissance économique, soutenir et glorifier le jeu de poker fermé que jouaient entre eux, dans leurs bunkers climatisés, les grands enfants gâtés et arrogants de la finance Internationale !

Et comment dès lors s’étonner que, d’un seul coup, l’irrationnel, qui n’était peut-être rien d’autre que la manifestation naturelle d’une compensation régulatrice du réel, fasse brutalement irruption dans cette bulle virtuelle et chamboule tout tel un tsunami financier ? Il semblait plutôt que nous ayons stupidement nommé raison et accordé trop de sérieux à une façon de penser en réalité tout à fait absurde et folle, fait beaucoup trop confiance à une pompeuse rationalité prétendument scientifique qui s’appelle le *mathématisme*. Comme si le fait de prendre très soigneusement des mesures et de faire fonctionner à la perfection des machines de plus en plus sophistiquées était la preuve irréfutable que nous allions dans le bon sens, que c’était là la chose à faire pour améliorer nos existences et nous donner du bon temps ? Le fameux argument « irréfutable » ne nous avait-il pas été perroqueté depuis des décennies par ceux qu’il fallait bien se résoudre à nommer les « imbéciles supérieurs », ces nombreuses intelligences acérées et spécialisées (le gros du contingent de la communauté technoscientifique internationale) qui ne paraissaient nullement à même de réaliser qu’elles s’étaient sans doute insidieusement, pour la plupart, mises au service d’une bêtise plus globale : « Voyez comme ça marche bien ! » disaient-ils…Malheureusement, la question était de savoir à quel prix ça marchait si bien, et pour combien de temps, car désormais, il semblait patent que ce temps fut échu. Non, ça ne marchait plus ! Tout était devenu trop compliqué et trop fragile de par le gigantisme du système au sein duquel l’immixtion du moindre grain de réel véritable pouvait venir enrayer le fonctionnement de l’ensemble du mécanisme - et personne n’était plus capable de détecter où ce dernier avait pu se glisser… [...]

Roland-Garros 2007

Mercredi 30 mai

Y a-t-il plus à espérer qu'à craindre de la technique ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

Un certain malaise

[...] je ne pus m’empêcher de faire défiler sur l’écran de ma mémoire les nombreuses files d’attente semblables aperçues dans mes voyages dans les pays de l’Est, du temps de l’ère soviétique, puis toutes celles, devant les musées nationaux, qui m’avaient découragé de visiter des expositions, celles encore des remonte-pentes dans les stations de ski, ou encore celles des salons littéraires devant le stand d’un auteur à succès, celles enfin des automobiles au péage, les quelques fois où je m’étais fait piéger dans un retour de week-end chargé.

Le plus saisissant, pour moi, à ces occasions, demeure l’expression des visages : celle d’un fatalisme résigné, morose, vaguement inquiet. À vrai dire, je crois y voir le symptôme du malaise majeur de notre temps : le paradoxe de ce qu’on pourrait peut-être nommer l’*individualisme de masse* ; celui d’une civilisation qui, tout en proclamant haut et fort les droits de l’individu, n’a de cesse de massifier les populations. [...]

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Autrui m'apprend-il quelque chose sur moi-même ?

Avons nous le choix d’être libre ?

La solitude est-elle sans valeur ?

Le bruit des pas sur les âmes mortes

« Le génie de la nature te mènera par la main en tous pays, te montrera la vie tout entière, l’étrange agitation des hommes, tu les verras errer, chercher, heurter, presser, écarter, arracher, pousser, frotter ; tu verras le remue-ménage extravagant de la foule humaine, mais ce sera pour toi comme si tu regardais la lanterne magique. » JOHANN WOLFGANG GOETHE 1

1 Cité par André Maurois, dans Lecture mon doux plaisir, p. 74.

X

[...] Chaque fois que l’on veut appliquer la logique générale à expliquer des faits concrets constatés par nos sens, on tombe dans l’absurde. À quoi est bonne la logique générale ? Peut-être à rien qu’à fausser les intelligences ?

Sera-t-elle, à défaut d’un mètre, un guide, un fil ? Nullement. Elle ne sert qu’à insinuer dans l’esprit cet aphorisme absurde : Cela est ainsi, parce que cela doit être ainsi. Kant ne raisonne pas autrement. C’était une belle machine à broyer du vent. Songer que cet homme qui n’eut ni femme, ni maîtresse, qui mourut vierge, dit-on, qui mena une vie purement mécanique, a eu l’audace de disserter sur les mœurs ! Mais que le titre de son livre est beau : la *Métaphysique des mœurs* ! Ses aphorismes ne le sont pas moins :

« Ce que nous devons faire, voilà la seule chose dont nous soyons certains. »

Mais comment peut-on être certain de ce que l’on doit faire a priori, sans avoir examiné les circonstances, à mesure qu’elles se présentent. Qu’est-ce que ce devoir en soi ? Pure théologie.

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

La détermination du bien n’est-elle qu’une affaire d’opinion ?

Comment définir le bien ?

La vérité dépend-elle de nous ?

[...] Desmaisons. - Évidemment. L’art, le jeu, l’alcool, la danse, les sports, tout cela est du même ordre. Diviser les plaisirs en plaisirs matériels et plaisirs intellectuels, c’est un amusement scolastique. L’homme est une sensibilité détachée de sa racine, séchée et en voie de périr, comme des fleurs coupées si on ne renouvelle pas l’eau du vase où elles agonisent en ouvrant leur cœur et en répandant le parfum de leur âme.

Delarue. - Ce n’est pas très clair.

Desmaisons. - Mon cher ami, on ne peut pas être clair, quand on fait abstraction de tout le lieu commun. Les hommes parlent avec leur intelligence, je voudrais parler avec ma sensibilité. C’est très difficile. Des roses, des lys, des œillets, des violettes, cela fait des fleurs, très différentes entre elles. Laissez-les sécher et brûlez-les séparément, vous aurez quatre petits tas de cendres pareils d’aspect et à peu près identiques de composition. Les intelligences, ce sont ces petits tas de cendres, leur personnalité, leurs différences. Vouloir tout ramener à l’intelligence, c’est vouloir tout réduire en cendres. Deux mathématiciens qui parlent mathématiques se comprennent très bien : ils sont tout intelligence. Deux amants qui parlent amour ne se comprennent pas du tout : ils sont tout sensibilité.

Delarue. - Cependant les amants qui s’adorent..

Desmaisons. - Ils s’adorent, ils se mêlent, ils rient, pleurent, ou crient ensemble, mais ils ne se comprennent pas. Des sensibilités ne sont pas faites pour se comprendre, mais pour se sentir. Dans les moments où ils se comprennent, ils ne sont plus amants. Dès qu’ils sont amants ils se pénètrent, ils ne se comprennent plus. L’amour aussi fait partie des beaux-arts.

Delarue. - Vous voulez dire que l’art est fait pour être senti et non point compris ?

Desmaisons. - Il me semble. Aussi chaque fois que l’on veut parler de l’art avec son intelligence, on ne dit que des sottises. Vous voyez défiler tous les mots abstraits, tous les lieux communs, tout ce qui est trop connu, ou trop vrai, ou d’une généralisation si banale et si vague que l’auditeur y comprend ce qu’il veut, s’il est complaisant, ou rien du tout, s’il est rétif. Je suis rétif. Je n’aime pas les phrases où des escamoteurs maladroits ont fait semblant de mettre quelque chose 1 »

1 *Dialogue des amateurs sur les choses du temps*, Paris, Mercure de France, 1905-1907, p. 136-138.

Peut-on aimer une oeuvre d'art sans la comprendre ?

L'oeuvre d'art peut elle nous apprendre quelque chose ?

Le coeur a ses raisons que la raison ignore

Qu'aime-t-on dans l'amour ?

Est-il raisonnable d'aimer ?

Pour aimer autrui faut-il le connaître ?

[...] « L’esprit scientifique, par les applications qu’il détermine, donne une place telle dans la vie sociale à l’activité technique, industrielle et commerciale, ainsi qu’à toutes les formes du souci utilitaire que sous l’apparence d’augmenter le bien-être, il menace de tarir les sources de la joie1 »

1 Je cite de mémoire (quelque part dans *De Kant à Nietzsche*).

Le petit tas des connaissances humaines est devenu une grande montagne, mais ce sont les mêmes fourmis qui s’y promènent. Les galeries sont plus longues et s’entrecoupent plus nombreuses, mais elles ne sont pas plus larges, ni plus hautes, et c’est la même nuit.

Y a-t-il plus à espérer qu'à craindre de la technique ?

Le développement technique transforme-t-il les hommes ?

En général quand une chose devient utile cesse-t-elle d’être belle ?

La beauté est elle promesse de bonheur ?

Quel est la relation entre la beauté et la bonté ?

[...] Le but de l’art étant de plaire, le succès est tout au moins un commencement de preuve en faveur de l’œuvre. Plaire, l’idée est très complexe ; nous verrons plus tard ce qu’elle contient ; mais le mot peut servir provisoirement. Donc cette œuvre plaît. Une tour s’est élevée soudain aux accents passionnés de la foule. Voilà le fait. Il faut la démolir. Cela n’est point facile, puisque par une magie singulière, presque tous les béliers dont on la bat se transforment en contreforts qui ajoutent leurs poids à la solidité du monument. Il faut prouver à cette forteresse qu’elle n’existe pas ; à cette foule que son admiration n’a pas remué toutes ces pierres, qu’elle est menteuse, hallucinée ou imbécile. Cela ne se peut pas. Ils trouvent cela beau. Que leur répondre, sinon : oui, cela est beau 1.

[...] En somme, ce que la caste [esthétique] appelle beauté, le peuple l’appelle succès ; mais il a appris des aristocrates ce mot vraiment dénué de sens pour lui, et il s’en sert pour rehausser la qualité de ses plaisirs. Cela n’est pas tout à fait illégitime, succès et beauté ayant une origine commune dans les émotions, la seule différence étant la différence même des systèmes nerveux et elles ont évolué. Et d’ailleurs très peu d’hommes sont capables d’une originale émotion esthétique ; la plupart de ceux qui l’éprouvent ne font qu’obéir, tout comme le peuple, à la suggestion d’un maître, au commandement de leurs souvenirs, aux influences de leur milieu, à la mode. Il y a une beauté de passage aussi précaire que les succès de l’engouement. Une oeuvre d’art vantée par la caste d’aujourd’hui sera méprisée par la caste de demain ; et il en restera moins peut-être que de l’œuvre délaissée par la caste et acclamée par le peuple. Car le succès est un fait dont l’importance croît avec la poussière qu’il soulève, avec le nombre des fidèles qui sont venus et qui l’accompagnent en cortège. Les émotions de la caste et les émotions du peuple sont destinées à un même aboutissement ; la nature, qui ne fait pas de sauts, ne fait pas de choix. Il s’agit de faire des enfants. L’odorat du grand-paon (ou un sens analogue) est si développé qu’une larve femelle de ce papillon rare attire, le jour de son éclosion, une nuée de mâles là où la veille on n’en voyait aucun. Cette acuité serait absurde si elle ne servait au grand-paon qu’à se choisir une nourriture plus délicate parmi le troupeau des fleurs, ou, d’une façon quelconque qu’à augmenter son plaisir et son avancement spirituel, la culture de son intelligence. Elle sert au grand-paon à mieux faire l’amour ; c’est son sens esthétique 1.

L'art est-il une affaire de goût personnel ?

[...] .. un seul terme [la] résume : l’abstraction. On a fini par admettre dans les milieux enseignants que la vie ne peut être connue que sous la forme du discours. Qu’il s’agisse de poésie ou de géographie, la méthode est la même : une dissertation qui résume le sujet et qui a la prétention de le représenter. Finalement l’instruction est devenue un catalogue méthodique de mots, et la classification remplace la connaissance.

Un homme le plus intelligent et le plus actif ne peut acquérir qu’un fort petit nombre de notions directes et précises ; ce sont cependant les seules qui soient vraiment profondes. L’enseignement ne donne que l’instruction ; la vie donne la connaissance. L’instruction a au moins cet avantage d’être de la connaissance généralisée, sublimée, et pouvant contenir, sous un petit volume, une grande quantité de notions ; mais dans la plupart des esprits, cette nourriture trop condensée reste neutre et ne fermente pas. Ce que l’on appelle la culture générale n’est le plus souvent qu’un ensemble d’acquisitions mnémoniques, purement abstraites et dont l’intelligence est incapable de faire la projection sur le plan de la réalité. Sans une imagination très vivante et active dans tous les sens, les notions confiées à la mémoire se dessèchent dans un sol inerte ; l’eau qui les amollit et le soleil qui les mûrit sont nécessaires à la germination des graines.

Il vaut mieux ignorer que de savoir mal, ou peu, ce qui est la même chose. Mais sait-on ce que c’est que l’ignorance 1 ?

1 « Le succès et l’idée de beauté », dans *Le Chemin de velours*, Paris, éditions du Sandre, 2008, p. 48.

Etre cultivé rend-il meilleur ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

Qu'appelle-t-on manquer d'imagination ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Denis Grozdanovitch, *L’Art difficile de ne presque rien faire* - 2009, Éditions Denoël